

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E .

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE CHOISIE;

De Poësie; de Traits d'Histoire ancienne & moderne; de Découvertes des Sciences & des Arts - de Nouvelles de la République des Lettres; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pais Etrangers.

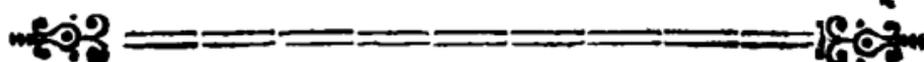
DEDIÉ AU ROI.

AVRIL 1756.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

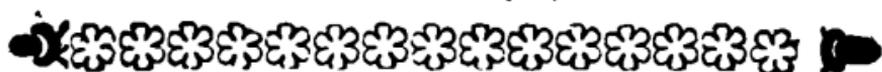


MDCCLVI.



JOURNAL HELVETIQUE,

AVRIL 1756.



8 DISCOURS

D'un Patriote Genevois.

LA Verité ne dépend point des Années de celui qui l'anonce. Atout âge, come en tout lieu, nous lui devons les hommages publics. Et si *Rome Païenne* aimoit autrefois à voir les Candidats de ses honeurs comencer à s'en rendre dignes, en ataquant ceux d'entre ses Citoyens vicieux, dont le Crédit, les Dignités ou les Richesses rendoient le mauvais exemple plus contagieux, pourquoi dans *Genève Chrétienne*, ceux qui se destinent spécialement à lui prêcher la Vertu, ne pourroient-ils pas s'élever contre les Vices qui la deshonnorent, ne fut ce que pour s'afermir eux mêmes dans la haine qu'ils leur doivent porter?

En formant un Tableau de l'Histoire de l'ancienne *Genève*, j'y vois un Peuple fier, pau-

vre & libre , affailli au dehors par un Ennemi puissant & opiniatre, trahi au dedans par d'insidieux Défenseurs , prêt plus d'une fois à subir le joug. Je le vois ensuite revendiquant sur Rome sa Liberté spirituelle , chasser d'un même coup les Tirans de la Conscience & ceux de l'Etat , ouvrir un asile à la Pieté , qui y rassemble ses Troupeaux fugitifs & ofer enfin, sans Sujets & sans Territoire, attaquer cette Hidre afreuse qui avoit pensé l'écraser. Je le vois presque toujours victorieux & toujours réduit , après les plus grands Succés, à la défense de ses Murailles. La constance , la liberté , la bravoure lui dorent enfin l'avantage , il force son fier Adversaire à demander la Paix, & en préferit les conditions.

Ici l'orage s'apaise , & le calme reparoit. Les Vertus militaires cèdent la place aux Talens , & les Grands Hommes aux Grands Génies. Le Comerce comence à fleurir. Les Sciences sont cultivées , & la Patrie des *Cincinatus* * enfante des *Hortenses* **, des *Papiens*

* *Cincinatus* , Dictateur , 458. ans avant J. C. après avoir triomphe des *Eques* & des *Volsques* retourna à sa Charue , d'ou il avoit été tiré pour commander les Armées Romaines.

** *Hortense* , Orateur Romain , Consul 70. ans avant l. C. Il disputoit , à *Ciceron* son Contemporain , la Gloire de l'Eloquence.

niens *, & des *Chrisostomes* **. Le Siècle paifé avoit produit les *Picolats*, les *Bonni-vards*, les *Berthéliers*, les *Bois* †, celui ci vit éclore les *Diodati*, les *Godefroi*, les *Tron-chins* ††. Cette Révolutions nous a t-elle été avantageufe ou funefte ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Avant la Paix de *St. Julien*, les *Genèvois* n'eurent de tems & d'argent que pour vivre & défendre la Patrie, & ils furent Vertueux & Vainqueurs. Quarante ans s'étoient à peine écoulés depuis sa publication, que le Luxe, né des Richesses qu'apportoient & le Commerce & les Arts, eût besoin d'être réprimé par des Loix expreffes. C'est là l'origine de la Chambre de réforme, établie en 1646. Etablissement qu'on ne fauroit maintenir avec trop de vigueur, & d'où dépend peut-être le Salut de la République.

* *Papiniens*, célèbre Jurisconsulte du 3me Siècle, eût toute la Confiance de l'Empereur *Sévère*, qui lui recomanda en mourant ses deux Fils *Caracalla* & *Geta*. Le premier aiant fait mourir son Frère fit trancher la tête à *Papiniens*, qui lui refusa de composer une Harangue, pour justifier son fratri-cide devant le Sénat & le Peuple Romain.

** *St. Jean*, surnommé *Chrisostome*, c'est à dire, *Bouche d'Or*, à cause de sa grande Eloquence. Ce Docteur de l'Eglise nâquit à *Antioche* vers l'An 347.

† Homes célèbres dans l'Histoire de *Genève*.

†† Savans Genevois.

Voilà le Présent important, que nous a fait la Paix, le Luxe & ses suites affreuses. La Guerre n'est donc pas le pire de tous les maux. La Paix n'est pas non plus le premier des biens, & il est quelque chose au dessus qui doit décider des cas où l'une est préférable à l'autre. Prouvons.

Un Etat trop riche, & il l'est, quand un grand nombre de Particuliers ont le superflu, un tel Etat ressemble à un Corps bouffi par une trop grande abondance de sang, qui lui deviendroit funeste, si l'on ne l'en délivroit d'une partie. Ce qu'ordoneroit un Sage Médecin à un tel Malade, la Guerre l'exécute sur les Etats trop opulens. Les Charges qui tombent naturellement sur les riches, modèrent le Luxe par l'impossibilité où elles réduisent de le satisfaire. Une longue Paix au contraire amène presque nécessairement après elle les Arts, les Sciences, le Commerce, les Richesses, la Dépravation des Mœurs, & bientôt après l'Esclavage & la Tiranie, si ce n'est une ruine totale *. Veut-on savoir la raison de la Liberté des Peuples pauvres & de l'affervissement ordinaire des Nations opulentes, la voici.

* Cela n'arrive que dans un Etat environé de Peuples qui cultivent toutes ces belles inutilités.

Les premiers n'ont d'autre bien que leur liberté, ils en feront donc extrêmement jaloux. La Vie précaire & pénible qu'ils mènent, leur donera une espèce de mauvaise humeur, qui leur fera douloureusement sentir l'injure de l'Usurpation. Ce vif sentiment les rendra capables d'une résistance opiniâtée & presque insurmontable. On pourra peut être les détruire, mais on ne pourra les soumettre.

En fera-t-il de même des Riches? On se tromperoit grossièrement de le croire. 1^o. Un tel Peuple compte beaucoup de Citoïens incapables d'être Soldats. Suposons que leur argent y supplée; l'Etat y perdra toujours le grand avantage d'armer des *Républicains* contre des Esclaves, des Gens qui combattent pour eux mêmes contre des Troupes mercénaires. Plus d'une fois il en couta cher à *Carthage* d'avoir ignoré ces Maximes. 2^o. Les Riches ne croient pas de pire malheur que celui de ne le plus être. A quels Sacrifices doit-on s'attendre de pareils Défenseurs? Comment le Figuier laisseroit-il sa douceur & son bon fruit pour courir ça & là pour les autres Arbres? Comment ces *Androgines* plongés dans la mollesse & énervés par les délices, renonceroient-ils au plaisir si satisfaisant d'avoir une Table servie avec autant de délicatesse, que de profusion; d'habiter des

Palais lambrissés, d'avoir de superbes Equipages ? Et supposé qu'ils pussent assister la Patrie, & jouir en même tems de ces prétendus avantages, de quel œil pense-t-on qu'ils envisageront la Mort, cette hideuse Mort, qui doit les en priver pour toujours ? Pour être en état de la braver, il faut qu'elle nous donne plus qu'elle ne nous ôte. Il n'appartient qu'au vrai Chrétien d'interpréter cette phrase.

Gardons nous cependant d'en conclure, qu'il fût d'être pauvre, pour être brave & magnanime. Faisons quelques distinctions sur le mot, elles éclairciront la matière.

Un Peuple peut être pauvre en quatre manières : Ou il n'a point de Richesses*. Telles sont plusieurs Nations sauvages de l'Amérique.

Ou il les possède sans en connoître l'usage. Tels étoient les anciens Habitans d'Espagne.

Ou connoissant l'usage des Richesses, & encore mieux le danger de leur possession, il néglige par grandeur d'ame de les acquérir. Tels ont été pendant plusieurs Siècles ces Peuples Rois qu'enfantèrent Rome & Lacédémone.

Ou enfin il est pauvre malgré lui ; ce qui n'arrive que dans un Etat où le Luxe a pénétré.

* C. à d. de Richesses métalliques, qui ne sont que le supplément des vraies. L'on sent bien, que quand nous n'aurions ni Or, ni Argent, nous n'en aurions pas plus facilement le Vêtement & la Nouriture.

Dans les trois premiers cas, la pauvreté a tous les avantages que je lui ai attribués. Dans le 4me. elle ne fait que des Ames lâches, & des Esclaves, qui ne chercheront à rompre le joug que pour l'imposer.

Come on juge de l'Histoire par le Raisonnement, il faut aussi justifier les Raisonnemens par l'Histoire.

Du tems de *Fabricius**, tous les Romains étoient pauvres, & tous refusèrent les Présens de *Pyrrhus*. Quand deux Siècles après, ils eurent englouti toutes les Richesses de l'Univers, *Sylla*, *Marius*, *César*, *Antoine*, *Octave* corrompirent presque tous ceux qu'ils essayèrent de corrompre. *Pompée* mit un prix aux Suffrages. D'où vient cette différence? Du tems de *Pyrrhus* les Romains n'étoient pauvres que de nom, leurs petits Revenus excédoient leurs besoins. Du tems des Tirans que nous avons nommés, les Romains avec d'immenses Richesses étoient pauvres; leurs Dépenses surpassoient leurs Trésors.

Trente deux ans leur suffirent pour renverser le Trône d'*Alexandre*. Il ne leur en falut quetrais pour écraser le superbe *Antiochus*. Devenus les Maitres du Monde, ils ont besoin de 65. ans de Combats & de

* Grand Capitaine & Consul Romain, vers l'An 282, avant J. C. Il mourut si pauvre que le Senat fût obligé de marier ses Filles aux dépens du Public.

Victoires pour subjuguier le grossier *Allobroge*. Je ne fais comment les Partisans du Luxe expliqueront le Phénomène, si ce n'est en avouant que des Peuples qui n'ont que la Liberté & du Fer sont bien redoutables.

Si cette pauvreté leur avoit été utile dans la Guerre, elle ne leur profita pas moins après leur défaite. Les Romains n'ayant point de Trésors à gagner chés eux, cherchèrent à gagner leur amour par des bienfaits. Ils étoient les Tirans du Monde, & les Protecteurs de l'*Allobrogie*.

L'*Américain* n'est pas le seul, qui doit détester les Inhumains qui abordèrent les premiers sur ses rives, & l'*Ancien Monde*, peut atester déjà ce qu'il lui en a coûté d'avoir découvert le *Nouveau*. La Navigation de *Colomb* peut être comptée parmi les malheurs du Genre-humain. J'ometts ici la dépopulation des deux Mondes, qu'elle a causée, les ignominieuses Maladies dont elle a infecté le nôtre, l'Esclavage des Nègres de l'Afrique, qui en a été une suite, pour ne parler que de la multiplication des Richesses idéales & des Misères réelles, qui ont résulté de la découverte. C'est dans les Mines de *Potosi*, & dans celle du malheureux *Péruvien*, que l'on a cueilli
la

la semence fatale de ces Armées, dont l'*Europe* a été souvent inondée. Que n'aurois-je point à dire sur cette Article ? Mais taisons des Vérités, qui sans corriger les Homes, rendroient odieux celui qui les publie. Le Siècle de la Politesse n'est pas celui de la Franchise.

Il reste à savoir, si nous avons démenti l'expérience de tous les âges, & si en gagnant des Richesses nous avons fait un gain réel.

Je le demande donc. Depuis que les Branches de notre Commerce se sont multipliées, que nos Arts se sont perfectionés, que nous cultivons les Sciences, & que nous comptons des *Soubeyrans* & des *Fritz*, en sommes nous devenus plus tempérans, plus sains, plus courageux, Chrétiens plus pieux, meilleurs Patriotes ? En comptons-nous plus de *Levres* & de *Canals* ? Ou plutôt n'a-t-on pas vû les cupidités germer & croître avec les moïens de les satisfaire. Les délices de la Vie, la somptuosité de la Table, la magnificence des Ameublemens, voilà les dignes Objets de notre émulation & de notre amour. Et come si nous craignons la lenteur des progrès de ces maux, nous nous hâtons d'envoyer presque au sortir de l'Enfance notre Jeunesse dans la *Capoue* de notre Siècle, sans doute
pour

pour en apporter de nouveaux levains de dépravations & de vanites.

La Sentence en fut portée dès longtems par le Puissant de Cieux. L'introduction du Luxe est l'Arrêt de mort d'un Etat; & ce Luxe, qui n'abandonne jamais sa proie, comence à nous dévorer. C'est lui qui conseille au Négociant altéré, de brusquer la Fortune par des coups téméraires, qui ravissent la Pite à la Veuve, & le Patrimoine aux Pupiles. C'est lui qui versant les mépris & les dédains fastidieux, dans les Cœurs des *Abdalonymes* *, leur fait oublier que leurs Professions sont nobles, puisqu'elles sont utiles; & les porte par amour paternel, non à se procurer des Successeurs dans leur Art; mais à préparer à la Patrie des Instrumens du Luxe, qui ne tarderont pas d'en donner l'exemple.

Poursuivés, Supôts de cet afreux Tiran.

* *Abdalonyme*, Prince du Sang-Royal de *Sidon*, fût contraint pour vivre de travailler chez un Jardinier. *Alexandre le Grand*, touché de son état & de sa bone mine, le remit sur le Trône de *Sidon*. Ce Conquérant aiant demandé au Prince *Sidon* en comment il avoit suporte sa misere, il lui répondit : *Je prie le Ciel que je puisse supporter de même la grandeur. Mes Bras ont fourni à tous mes desirs, & je n'ai jamais manqué de rien, tant que je n'ai rien possédé.*

Achevez sur nous vôtre fatale Victoire. Mettés en contribution *Tarsis* & les *Isles*. Tra-versés les Monts & les Mers pour nous rapporter des Richesses & des Poisons. Mais fachés que par toutes ces choses vous amenés vos tristes Concitoyens à l'alternative affreuse de périr bientôt . ou par *Pyrrhus*, qui les ataquera, ou par les *Romains* qui les viendront défendre. Poursuivés encore si vous l'osés, & immolés de telles Victimes.

Mais que dis-je? Ecoutés plutôt la voix de la Patrie, & prévenés, s'il en est tems encore, les maux aux quels vous l'exposés. Enfans, „ s'écrie-t-elle, que vous-ai-je fait pour prépa- „ rer ma ruïne? Quel joug vous ai-je imposé, „ que celui qui vous rendroit dignes de mes „ dons, le joug de la Vertu? Je vous ai fait „ libres-, & vous vous vendés a vos passions. „ Vous déchirés le sein qui vous a nourris. „ Ma gloire & mon éclat ont réfléchi sur „ vous, & pour récompense vous me désho- „ norés par vos Vices. Insensés, vous acu- „ mulés avec soin tout ce qui peut irriter l'A- „ varice, & l'Ambition de vos Voisins, „ & vous amollissés vos Défenseurs. Dans „ ces malheureuses Contrées, où la Tiranie „ abatardissant les Esprits, & enchainant „ les grands Cœurs, ne laisse à une vile „ multitude que l'affligeante consolation „ d'embélir & de dorer ses Entraves, il est

„ bien permis d'oublier l'amour des grandes
 „ choses , quand tout ce qui les environne ,
 „ prêche d'exemple l'admiration des petites.
 „ Pour vous que j'instruisis dès l'Enfance à
 „ prononcer mon nom , & à invoquer la
 „ Liberté, de plus nobles Soins, de plus dignes
 „ Objets doivent vous occuper. Que l'*Anglois*
 „ parcoure & venge la Terre. Que le *François*
 „ l'éclaire & la corrompe. C'est à vous à
 „ l'édifier. Un généreux mépris de toutes
 „ ces frivolités, qui peuplent la Terre de pe-
 „ tites Ames ; est bien au dessus de la gloi-
 „ re de les avoir inventées; & de celle de les
 „ posséder.

„ Je n'entens répéter parmi vous que les
 „ éloges de vos *Savans* , qui a leur tour
 „ célèbrent vos *Crassus* *. Pourquoi n'en-
 „ tends-je jamais celui de ces braves Guerriers
 „ qui cimentent ma Liberté de leur Sang ,
 „ dans les Plaines de *Bonne* & de *Monthoux*?
 „ N'en dois-je pas tirer cette Conséquence
 „ que je nourris beaucoup de Gens qui vou-
 „ droient être des *Turretins* & des *Pictets* ;
 „ & personne, ou presque personne, qui voulut
 „ être un *Berthelier* ou un *Bonnivard*? On
 „ n'imite que ceux qu'on admire
 „ Prenésy garde cependant le vrais Rem-
 „ parts des Etats ont de tout tems été des La-

*M. *Licinius Crassus* , Consul & Triumvir avec
 César & *Pompée* , fameux par ses Richesses.

„ boueurs, des Artisans grossiers & robustes.
 „ Les Trésors des Riches s'épuisent. Les Sa-
 „ vans ne savent guère me défendre que de la
 „ plume. C'est à des mains endurcies par les
 „ travaux rustiques ; c'est à des mains cou-
 „ vertes de durillons, qu'il appartient de cein-
 „ dre l'Epée, & de repousser l'Ennemi. C'est
 „ l'Or du Mexique qui l'a soumis à un Scep-
 „ tre de fer. Et ce furent les Païsans de la
 „ *Dalécarlie*, qui chassèrent l'Usurpateur
 „ *Christian*, & mirent en sa place ce *Gustave*
 „ *Vasa*, de qui devoit sortir cet autre *Gustave*
 „ le Libérateur de l'Europe.

„ Trêve donc de mépris avec vos Nouri-
 „ ciers & vos Défenseurs, & aprenés une fois,
 „ que vous ne serés estimables qu'à propor-
 „ tion que vous aprocherés de leur auguste
 „ simplicité. C'est à regret que je vous fais
 „ cette prédiction, mais mon intérêt, come
 „ le vôtre le demandent, & dès lors je ne
 „ puis me taire. C'est que le jour où le Luxe,
 „ l'Orgueil & la Corruption parvenus à leur
 „ comble, vous forceront de tyranniser vos
 „ semblables, de peur de céder à vos Egaux
 „ en magnificence, ce jour, dis-je, sera la
 „ veille de celui où vous tombérés vous mê-
 „ mes sous le joug d'un autre Tiran, & du
 „ moment que vous serés des *Sardanapales**,

* *Sardanapale*, Roi d'*Affirie*, fameux par sa mollesse & par une Vie voluptueuse.

„ vous serés raiés du nombre des Homes.

Voilà , CITOIENS , ce que vous adresse par ma voix une Mère tendre , & digne de tout vôtre amour. Seriés vous insensibles à de telles instances ? Ah ! Si c'étoit inutilement que je lui eusse aujourd'hui servi d'Interprète, pourquoi vivrois-je , & pourquoi vivriés-vous ? Peste , Guerre , Famine , j'invoque en frémissant vos fureurs ? Mais qu'importe après tout que nous soions moins nombreux , moins florissans , moins riches , pourvû que nous devenions des Gens de bien ? Oüi , GRAND DIEU , si toûjours enclins à enfreindre tes Loix , nous ne vivons que pour nous rendre indignes de vivre , frape dans ton amour , frape nous dans ta miséricorde. Dussions-nous être réduits à ce petit nombre de justes à qui tu eusses accordé la conservation de *Sodome* , dussions-nous ne former qu'un Peuple de 50. Homes , frape , il n'importe , O Dieu , nous serons invincibles , puisque nous serons vertueux.

C'est à toi , sublime Héraut des Mœurs , *Demosthène* de nôtre *Athène* , c'est à toi qu'il appartient de rendre tes Concitoïens dignes des Eloges que tu leur as donés. La passion des Tableaux , la plus ridicule & la plus ruineuse de toutes , la fureur de bâtir , qui creuse nôtre ruine en élevant des Louvres , le Luxe enfin , ce terrible Luxe , voilà les Monstrès ,

qu'il te sied bien d'étoufer. Foudroie une troisième fois, des traits lumineux de ta puissante Plume, nos Vices, nos foibleffes & nos Erreurs, & deviens l'honneur de ton Siècle, en découvrant sa turpitude & sa honte.

Vertueux de tous les Ordres, c'est pour vous que j'ai réservé cet Article. Un jour qu'assis sur les Masures de ce Château * jadis, l'éfroi de ma Patrie, & qui alors me servoit d'Observatoire, pour contempler sa magnificence & sa beauté, je m'ocupois des réflexions que je viens de transcrire, je me rapelai ce Vers d'*Homère* récité par *Scipion*, jettant un œil atendri sur *Carthage*, qui n'étoit plus, „ *Un jour viendra que la superbe Ville*
 „ *de Priam périra, & que la destruction la dé-*
 „ *vorera à son tour.* Epargnés en l'aplication à ma douleur; mais n'oubliez pas que c'est à vous que se recomande la triste *Genève*, & qu'en retardant les progrès du Vice, vous retardés sa désolation & sa ruine, voilà le but qui m'a fait écrire. Puisse-t-il me faire écouter.

* Le Château de la *Bâtie*.



S U I T E

Du Discours sur cette Maxime , Les mauvaises Compagnies corrompent les bones Mœurs. I. Corinth. XV. 33.

ON a examiné précédemment cette Maxime. On en a fait voir la vérité, & par la nature de nôtre Ame , & par l'expérience de tous les jours. Les mauvaises Compagnies font l'Ecole de tous les Vices. Les liaisons les plus dangereuses font celles que l'on a avec des Libertins , qui le font par principe , & qui ataquent la Religion par des raileries. C'est sur tout dans ces sortes de commerces , où l'Esprit se gate & où le Cœur se corromt. Le crime s'apprend en riant. Tout est contagion , tout est poison. Cependant on ne s'en défie pas autant que l'on devroit. Nous n'avons guère d'autre règle , en formant des liaisons , que de suivre une inclination , ou une préoccupation aveugle. La conclusion du Discours précédent a été , que nous devons apporter une grande attention à bien choisir nos Amis.

St. *Chrisostome* a eû ces Amitiés mal réglées, une pensée fort vive, & que je vai placer ici.
 „ Nos Amitiés , dit-il font souvent fort

„ irrégulières. ¶ Nous fomes quelquefois plus
 „ infidèles à Dieu par nos Amitiés que par
 „ nos Inimitiés. Il y a une Loi terrible qui
 „ nous défend de hair nôtre prochain , &
 „ lors que nous nous surprenons nous mê-
 „ mes dans des fentimens de haine & de
 „ vangeance , la Conscience ne manque
 „ guères de se réveiller , & nous nous ha-
 „ tons de nous réconcilier avec nôtre Frère.
 „ Mais pour nos Amitiés , il n'en est pas
 „ de même. Nous trouvons qu'il n'est rien
 „ de plus doux , de plus innocent & de
 „ plus naturel que d'aimer nos Frères. La
 „ Réligion même sert de prétexte à la ten-
 „ tation.

St. Paul nous a avertis qu'on se fait ordi-
 nairement beaucoup d'illusions sur ces co-
 mences dangereux : Aussi il a fait précéder
 cette Maxime par cette petite Exhortation ,
*Ne vous y trompés pas , les mauvaises Compa-
 gnies corrompent les bones Mœurs.*

La Ire. Illusion que se font là dessus cer-
 taines perſones , c'est de compter trop sûr
 leurs forces. Ils s'imaginent qu'ils ne risquent
 rien dans le comerce de quelques Amis vi-
 cieux , & qu'ils ſauront bien se préſerver de
 la contagion de l'exemple. Ils se croient af-
 ſez affermis dans la Vertu pour pouvoir réſi-
 ſter à de ſemblables impreſſions. Il n'y a rien
 à craindre pour moi dans ce comerce , dites-

vous , je saurai bien m'en préserver. Rien de plus téméraire qu'une semblable confiance. Comment ose-t-on assurer que dans des liaisons étroites avec des Impudiques & des Libertins on aura toujours un cœur pur & chaste ? C'est la même chose que si l'on disoit fermement, qu'encore que l'on vive dans un air tout à fait corrompu , on ne se ressentira point de son infection.

Les Prédicateurs tirent de l'*Ancien Testament* un Exemple pour nous faire sentir le danger de ces Amitiés formées si imprudemment. Dieu avoit défendu aux *Juifs* , disent-ils , de faire aucune Alliance avec les Nations étrangères. Quand *Moïse* & les Prophètes leur intimèrent cet ordre , ils ne manquèrent pas de leur représenter , que des liaisons avec des Idolâtres pourroient les pervertir , & leur faire abandonner le Dieu d'*Israël*. La plupart traitèrent ces craintes de chimériques , & regardèrent ces tristes présages come des exagérations. Mais qu'arriva-t-il ? Malgré la défense du Législateur & de tous les avertissemens des Prophètes , les *Israelites* formèrent des liaisons avec les Peuples dont le comerce leur étoit si expressément & si sagement interdit. Ils les fréquentent , & bientôt ils oublient le Dieu de leurs Pères , & il n'y a point de profanations , point d'excès auxquels ils ne se portent. Cet Exem-

ple ne fauroit être trop répété aux Chrétiens, pour leur faire sentir de quelle conséquence il est d'avoir des liaisons suspectes.

Ne comptés point tant sur votre Vertu & sur vos bones résolutions. Elles ne feront pas long-tems à l'épreuve des mauvais Exemples. Peut-être d'abord résisterés-vous. Mais peu à peu vous vous acoutumerés au langage de ces malheureux Amis. La Complaisance, l'Atachement que vous aurés pour eux, vous fera en fin approuver jusqu'à leurs désordres. Il en est come de ces Maladies populaires, qui se contractent insensiblement par la seule respiration de l'air contagieux. On se corromt tôt ou tard dans le comerce des Libertins, quoi que d'abord on ne s'en aperçoive point.

Mais quand vous ne vous gâteriés pas dans un comerce si dangereux, il suffit qu'il done au Public une très mauvaise opinion de vous. On ne fauroit être trop délicat sur sa réputation, & cette délicatesse seule doit suffire pour nous faire éviter les gens décriés. Ne dites pas que le témoignage de votre Conscience vous suffit, vous êtes encore engagé à ne pas donner du scandale, & ces sortes de liaisons ne peuvent que scandaliser le Prochain. Quel jugement voulés vous qu'on fasse du comerce familier que vous avés avec des Débauchés? On s'atache ordinairement à ses fem.

blables. Vous voies fréquemment des gens, qui fond une profession ouverte de libertinage. Il est naturel de penser, que vous ne vous en acomoderiés pas si vous n'aviés pas vous même le cœur gâté. Ce choix fait juger, qu'au moins vous nourriés quelque intelligence secrète avec le Vice, & que si vous ne vous êtes pas encore déclaré pour le libertinage, vous le ferés bientôt. Vous ne seriés pas le premier qu'on auroit vû, qui entrant dans ces mauvais comeres, avec quelques principes de Conscience & de Vertu, seroit devenu dans la suite un des plus hardis & des plus déterminés dans le Crime.

Autre Illusion, On convient qu'il ne fa-
loit pas avoir formé de semblables liaisons ;
mais qu'on n'en prévoioit pas les conséquen-
ces ; que s'il s'agissoit de faire de semblables
connoissances, on s'en abstiendroit avec soin,
à présent qu'on en voit le danger ; mais que
fréquentant ces Amis depuis long-tems, il
n'est pas possible de discontinüer, & de rom-
pre avec eux ; que ce changement seroit
traité d'inconstance & de légéreté.

Si l'on loüe ceux qui demeurent atachés
au parti qu'ils ont pris une fois, c'est lors
que ce parti est sage & raisonnable. Mais lors
qu'on change, après avoir fait un mauvais
choix, on ne doit plus passer pour inconst-
tant & volage. Vous ne pouvés vous résoudre,

dites-vous , à manquer à vos Amis. Mais on vous reproche d'en avoir déjà quittés par des motifs les plus frivoles , sur de vains soupçons , par envie , par caprice. Vous vous piqués donc mal à propos de délicatesse à cet égard. Puis que vous avés déjà abandonné vos Amis pour des raisons si légères , n'hésités pas à quitter encore ceux-ci , pour des raisons de la dernière force.

Le changement est fort excusable dans un jeune Home , à cause de son peu d'expérience. On exige d'une personne d'un âge mûr , de peser toutes les raisons d'un parti qu'il s'agit d'embrasser. Mais y a-t-il quelque chose de bien surprenant , qu'un jeune Home se livre à des Amis qu'ils ne conoit pas assez & qui lui gâteroient le Cœur , s'il ne les abandonnoit pas au plutôt ?

Après tout , si l'on croit que cette rupture avec des Amis débauchés demande des ménagemens , on peut prendre la précaution de changer à leur égard par des démarches insensibles. *Cicéron* donne un bon avis sur les amitiés qu'il ne convient plus de cultiver ; il nous dit qu'il faut les délier peu à peu , & non pas les rompre subitement & avec éclat. Si nous faisons cette attention , on pourra voir à la fin , que nous avons changé , mais on ne remarquera pas que nous changeons.

Ces réflexions regardent proprement les jugemens du Public : Pour celui que ces Amis corrompus feront de nous , si nous rompons avec eux , nous ne devons point nous en embarasser. Mettons nous au dessus de leurs railleries , ou de leur mépris. Les mêmes Débauchés , lors que vous aviez des liaisons avec eux , savoient si bien vous dire , pour vous porter à les imiter , malgré le tort que cela faisoit à votre réputation , ils savoient si bien vous dire , qu'il faut laisser parler le Monde , ne pas s'embarasser des jugemens qu'on fait de nous. Servés-vous cette fois de leur Maxime contre eux mêmes , & ne craignés plus ~~de~~ qu'ils diront de vous , quand vous vous arracherés à des liaisons qui pourroient vous perdre.

Ce n'est pas dans ces fortes de comeres que l'on doit se faire un point d'honneur d'être fidèle à ses Amis. Ce seroit-là une générosité très mal entendue. Mais voici un prétexte fort spécieux pour colorer la continuation de ces liaisons. On dit qu'on veut essayer de ramener ces Amis vicieux , & que peut-être on pourra en venir à bout avec le tems. C'est encore là une Illusion fort dangereuse. Vous voulés vous ériger en Convertisseur , & ce qu'il en arrivera vraisemblablement , c'est que l'on vous pervertira vous même. Vous avés beau dire , je suis

für de moi , je me sens , je n'ai rien à craindre. Nous vous le répétons , tout est à craindre pour vous dans ce comerce , pour vous surtout , qui êtes jeune , & que la vivacité de l'âge emporte plus vite & plus aisément. Plus vous nous dites que vous vous sentés tout à fait affermi dans la Vertu , & plus nous vous déclarons , qu'une semblable présomption est le prélude ordinaire d'une chute prochaine.

Ne faites donc plus soner si haut ce dessein de convertir & de corriger vos Amis. C'est là un Acte de Charité , j'en conviens ; mais dans le cas présent , la Charité ne s'oppose point à cette rupture. Un Auteur a remarqué , que les deux Apôtres qui ont le plus recommandé le devoir de la Charité , *St. Paul* & *St. Jean* sont aussi ceux qui ont le plus fortement insisté sur la nécessité de rompre avec les Méchans de profession.

Mais de tous ces Amis corrompus , ceux avec qui on est le plus indispensablement obligé de rompre , ce sont ces Libertins qui le sont par principe , & qui ataquent la Religion. Dès qu'on s'est lié imprudemment avec eux , on ne sauroit faire finir assez tôt un semblable comerce. Avec des Cœurs aussi gâtés il n'y a point à balancer. Nous ne voudrions pas continuer à avoir des liaisons avec des gens qui parleroient mal de nôtre

Père , ou de quelqu'un de nos proches Parents , & les Libertins dont il s'agit , attaquent la Providence , c'est à dire la conduite de Dieu lui même ; ils attaquent la Révélation , & en parlent avec mépris ; c'est s'en prendre à nôtre Père , & au Père le plus respectable.

Un habile Moraliste m'a confié un Manuscrit où il emploie une autre Comparaison , qui tend au même but. Je vai la transcrire ici.

Pour vous prouver que vous ne devés pas écouter avec indifférence le langage des Libertins, faisons cette suposition. Dans le cours de vos Voyages , vous arrivés à la Résidence d'un Souverain. Vous êtes assez heureux pour recevoir du Monarque , de ses Ministres , & de tout ce qui compose sa Famille Roïale , tout ce qu'on peut imaginer de graces. Vous n'auriés osé les demander. Vous avés été prevenu là dessus avec une bonté qui passe toute expression.

Dans les Etats de ce Monarque aussi gracieux que puissant , il se trouve des esprits inquiets , mutins , séditions , dont la Satire n'épargne ni le Maître , ni le Gouvernement , ni aucun de ceux qui ont du raport avec lui. Vous êtes entré imprudemment en liaison avec ces malheureux. C'est une de vos Sociétés les plus ordinaires , & vous écoutés tranquillement leurs médisances , leurs railleries , & de tems

en tems même, vous vous divertissés de leurs saillies.

Dites moi; les fidèles Sujets de ce Monarque, à qui vous devés toute vôtre estime, tout vôtre respect, toute vôtre reconnoissance, tout vôtre evouement, des Sujets pleins de bon sens & de droiture, quelle idée auroient-ils de vous, quand ils en jugeroient par le choix de ceux avec qui l'on vous voit le plus souvent? Quelle idee n'auroient-ils pas de vôtre indolence, de vôtre mauvais goût, ou plutôt de vôtre ingratitude?

Eh! y eut-il jamais, & peut-il y avoir un Monarque en état de vous faire la milième partie des graces que vous avés reçües de Jésus-Christ? Cependant vous voilà en comerce ordinaire & familier avec des malheureux, qui regardent come un Visionaire ou come un Imposteur, le Sauveur que vous adorés: Vous pouvés voir ces gens là sans horreur, & vous continués de vous atacher à eux!

Mais, dites vous, il est bon de savoir ce que l'on opose à nôtre Réligion. Nous voions ces gens là pour aprendre d'eux les difficultés que l'on peut faire contre le Christianisme.

Voici la Réponse à ce subterfuge. Nous convenõns que le principe de l'Examen établi par les Protestans conduit là. On ne fauroit être bien instruit de sa Réligion,

que quand on en conoit le *Pour* & le *Contre*. Plus l'on est éclairé sur sa Créance, & plus l'on est en état de résister aux tentations. Il faut donc conoitre, non seulement les preuves de la divinité de l'Évangile, il faut conoitre encore ce qu'on objecte contre ces preuves. Mais il y a d'autres moyens de s'en instruire, que par un commerce intime avec les ennemis de la Religion. Ces difficultés, lors qu'elles passent par leurs mains, sont trop déguisées, pour pouvoir en bien juger. Nous avons vû qu'elles sont accompagnées de mauvaises railleries, de traits malins, & de plusieurs tours artificieux. Elles sont débitées d'un ton ferme & décisif, & avec un air de confiance, qui seul peut imposer à de Jeunes Gens. Il vaut donc mieux puiser ailleurs ces difficultés, qu'à cette source empoisonnée. Il faut les voir telles qu'elles sont en elles mêmes, & dépouillées de ces tours profanes & séduisans avec lesquels les Libertins de profession ne manquent jamais de les produire.

La dernière Illusion, & que l'on peut regarder come la source de toutes les autres, qui bien examinées ne sont que de mauvais prétextes; la grande Illusion que nous nous faisons, c'est de penser que des Amis sages & vertueux ne nous procureroient pas autant de plaisir, que ceux qui sont dégagés sur la Religion & peu scrupuleux sur les Mœurs.

Le plaisir est la grande amorce de la Jeunesse. On s'en promet beaucoup avec ces Amis, qui ne se gênent point pour leur conduite. Au contraire on se représente le comerce d'un Ami sage & vertueux, come quelque chose de sombre & de triste. On craint de sa part quelque correction quand on se livre à ses penchans. Ces Amis relachés ont quelque chose de plus riant. Leur comerce est amusant & pique davantage, & l'on ne veut pas voir le poison caché sous ces fleurs.

Ceux qui ont un peu plus d'expérience ne sauroient trop avertir les Jeunes Gens de ne point se laisser éblouir par ces apparences trompeuses, de se tenir en garde contre les pas séduisants du plaisir. Ces agréables Débauchés dès qu'ils se feront trop liés avec eux ne manqueront pas de les engager dans de mauvaises affaires. Ils doivent s'attendre qu'en se livrant avec eux à la volupté, ils se préparent mille retours fâcheux & les plus cuisantes amertumes.

Si l'on a un Ami à choisir, ce doit donc être quelqu'un dont les Mœurs soient sages & réglées. L'Amitié doit être regardée come une liaison respectable. Le plaisir le plus réel, le plus soutenu ne se trouve que dans le comerce des Amis vertueux. C'est avec eux seuls que l'on goûte toutes les douceurs, toutes les consolations de l'Amitié. C'est

avec des Amis sages que l'on peut trouver le secours des bons conseils. C'est eux qui peuvent nous soutenir dans nos disgrâces, nous consoler dans une Maladie, & sur tout aux aproches de la Mort. Il n'y a dans ces tristes circonstances de consolations efficaces, que celles que la Religion peut nous fournir. Et ces malheureux Amis qui ont travaillé à détruire en nous l'impression qu'elle y avoit faite, & qui ont dérèglé nos Mœurs, bien loin de nous assister, dans cette facheuse situation, nous ont ôté la seule ressource qui nous restoit, & par là nous laissent en proie à toute nôtre affliction. Ils nous livrent à nôtre douleur, & il ne tient pas à eux, que nous ne tombions dans une espèce de désespoir. Concluons, qu'on ne sauroit être trop attentif à bien choisir les Amis, & que c'est la Probité & la Vertu qui doit décider de ce choix.

Il ne fera pas mal d'ajouter ici quelques Réflexions sur la lecture des Livres dangereux. C'est encore là une *mauvaise Compagnie* très capable de *corrompre les bonnes Mœurs*. Cette Adition ne doit donc pas être regardée hors d'œuvre.

Un Auteur fort judicieux a fait voir que cette sorte de mauvaise Compagnie produit d'aussi mauvais effets que celles que l'on nomme ainsi dans le sens ordinaire. Tout le

monde convient, dit il, du danger des mauvaises Compagnies, & du risque que courent de jeunes Gens dans le comerce de ceux qui par des confidences contagieuses découvrent la corruption de leur Cœur, comuniquent le venin dont il est rempli. Mais l'éfet des mauvais Livres est encore plus dangereux. On a ordinairement un petit nombre d'Amis, mais l'entretien des Livres se multiplie à l'infini; chaque jour en produit de nouveaux. Un Ami dangereux n'est pas avec nous à toute heure, il ne nous suit pas sans relaches. Mais la facilité d'avoir des Livres qui nous plaisent, nous fait garder nuit & jour ces Amis muets, qui se font entendre sans nous étourdir, & que nous laissons, dès qu'ils nous ennuient. Un Ami corrompu ne l'est pas toujours; il fait trêve en certain tems avec le Vice: Mais un mauvais Livre est toujours mauvais, il nous tient toujours le même langage. Il retrace sans cesse les mêmes idées, & laisse les mêmes impressions. A quoi l'on peut ajoûter, qu'il n'en est pas d'une Lecture come d'une Conversation. La Conversation est elle finie; souvent on a peine à se souvenir des sujets qu'on y a traités. Ce sont des impressions passagères, & qui ne sont guère à craindre que dans le premier moment. Une Lecture au contraire agit d'une manière beaucoup plus douce &

plus insinuante. Come vous disposés à vôtre gré d'un Livre, & qu'il est en vôtre pouvoir de pefer à loisir les mots & les expressions que vous y trouvés, rien ne se perd, rien n'échape.

Ce qui augmente le mal que peuvent causer ces Livres dangereux, c'est la facilité que l'on a aujourd'hui de les multiplier. L'Imprimerie, de l'aveu de tout le monde; est une des plus belles Inventions de ces derniers Siècles. Par elle on multiplie avec une merveilleuse facilité, tant d'excellens Ouvrages sur la Religion & sur les Sciences humaines. Par là un particulier est en état de cultiver son Esprit, & d'aquerir aisément bien des conoissances. Mais cette noble Invention a aussi produit, par l'abus que l'on en fait, bien des maux, & elle en produit encore tous les jours. Par le moïens de l'Imprimerie on a inondé le monde d'une multitude de Livres, non seulement inutiles, mais qui pis est de beaucoup d'autres scandaleux, impurs, ou impies. Ces mauvais éfets, il est vrai, ne doivent point être attribués à l'Art, mais à ceux qui en corrompent l'usage.

Ces Livres pernicious, ainsi multipliés, passent même à la Postérité. Cette circonstance donne lieu au *Speçtateur Anglois* de placer dans son Ouvrage une Leçon importante adressée aux Auteurs.

„ Puis que les Livres , *dit-il* , peuvent
 „ se comuniquer d'un Siécle à l'autre , quel
 „ soin ne doit pas avoir un Auteur , de ne
 „ rien écrire qui puisse infecter l'Esprit des
 „ Homes du poison mortel du Vice ou de
 „ l'Erreur ? Ceux qui emploient leurs Ta-
 „ lens à les répandre , & à les assaisonner de
 „ quelque joli tour , doivent être regardés
 „ come les Pestes de la Société , & les Ene-
 „ mis du Genre-Humain. On peut dire de
 „ leurs Livres , ce qu'on dit des Persones
 „ qui meurent de quelque maladie conta-
 „ gieuse , qu'ils ne laissent après eux que de
 „ la puanteur & de l'infection. Ils prennent
 „ le contrepédié d'un *Confucius* ou d'un *Socra-*
 „ *te* , & il semble qu'ils ne sont venus au
 „ Monde que pour corrompre la Nature hu-
 „ maine , & la plonger dans l'état des Bê-
 „ tes brutes *.

Cet Avis aux Auteurs est plein de bon
 sens & tout à fait nécessaire ; mais il en faut
 aussi un aux Lecteurs. Ces mauvais Livres
 étant fort comuns , & extrêmement répan-
 dus , il faut tâcher de doter , aux jeunes
 gens sur tout , quelque préservatif contre
 le Venin que renferment ces Ouvrages.

On peut ranger ces mauvais Livres en deux
 Classes ; les uns tendent à corrompre les

* Le Spectateur , T. II. Disc. XLV. p. 242.

Mœurs , & les autres ataquent la Religion elle même.

Chacun conoit assez quels sont les Livres propres à corrompre les Mœurs. Il faut d'abord mettre dans ce rang les Poésies lascives, les Contes trop libres , & les autres Productions de ce genre. Pour peu qu'on ait de délicatesse de conscience , on doit absolument s'interdire ces sortes de lectures.

Pour ce qui regarde les Comédies , on ne doit pas tout à fait prononcer de cette manière. Nous ne parlons pas proprement ici des Spectacles, mais de la simple lecture des Pièces de Théâtre. Sur cette matière on a fort exagéré de part & d'autre , les uns pour condamner ces Ouvrages , & les autres pour les recomander. D'un côté on nous a représenté cette Lecture , non seulement come propre à former l'Esprit & le Goût des Jeunes-Gens, ce dont il faut convenir de bone foi ; mais même come propre à leur former le Cœur. Les Comédies modernes , dit-on , bien loin de blesser les bones Mœurs , se proposent de réformer les Vices. On voit par l'expérience , qu'une Comédie nous corrige quelquefois mieux qu'un Sermon. Les Pièces de *Molière* , par exemple , ont peut être plus guéri de Défauts à *Paris* , que leurs plus fameux Prédicateurs.

Ceux qui ne sont pas pour les Comédies ,

répondent, qu'ils doneront volontiers à *Molière* le titre de Réformateur, si par les défauts qu'il a corrigés, on entend certains travers qui tiennent plus du faux Goût que du Vice. Il a par exemple ataqué avec succès l'entêtement de ceux qui outrent les Modes, qui parlent sans cesse de leur Noblesse &c. Ce sont là les désordres dont les Comédies de *Molière* ont un peu arrêté le cours. Mais pour l'Envie, la Vanité, & les autres Passions de cette nature, il ne les a point troublées dans leur possession *. Il y en a même quelques unes de ce genre, auxquelles il a été très favorable. Ses Pièces roulent presque toutes sur des Intrigues d'amour, exprimées si ingénieusement, qu'il en reste toujours des impressions qui ne s'effacent pas aisément. Il y a là dequoi séduire le Cœur des jeunes Persones, qui dans cet âge sont ordinairement aisées à surprendre. Une Fille, qui se fait enlever pour épouser son Amant, malgré ses Parens, y est applaudie, & le Père tourné en ridicule. Les Maximés des Gens vertueux y sont traitées de Contes de Vieille. Une Femme qui viole la Foi conju-

* *Note des Editeurs.* On ne peut cependant sans partialité, disconvenir que *Molière* n'ait ataqué avec bien de la force des Vices réels, tels que l'Avanice, l'Imposture, la Médisance &c.

gale, ne fait qu'un agréable jeu de Théâtre. Un Enfant, qui vole son Père, un valet qui s'aide à ce vol, sont de très gentils Personages. Il semble, après ces traits, qu'on pourroit ranger *Molière* & ses semblables, parmi les mauvaises Compagnies, qui corrompent les bons Mœurs. Mais pour être d'un avis mitigé, disons au moins, que ce n'est pas là qu'il faut chercher des Leçons de Morale. Sans vouloir interdire ces sortes de lectures, qui ont leur utilité pour former l'Esprit, il faut faire sentir aux Jeunes-Gens qu'elles renferment des Maximes dangereuses, & dont ils doivent extrêmement se défier: C'est un poison subtil, contre lequel il faut les prémunir.

La lecture des Romans est encore plus dangereuse pour la Jeunesse. L'Esprit d'une jeune Personne est trop susceptible d'impressions, pour croire qu'elle lira sans danger ces sortes d'Ouvrages. Le Cœur sur tout est vivement touché des peintures séduisantes de ces sortes de Livres. Les Passions, au lieu d'y être peintes come elles sont, y sont par tout déguisées, & revêtues de tous les charmes qui peuvent les insinuer dans le Cœur. Ce sont des Aventures feintes, mais qui sont souvent en font naître de véritables. Qu'est-ce qu'un Roman? C'est une Fiction sous la forme d'Histoire, où l'Amour est

traité par art & par règle, où la Passion dominante & le ressort de toutes les autres c'est l'Amour; où l'on affecte d'exprimer toutes les foiblesses, tous les transports de cette seule Passion, & où l'on en décrit toutes les ruses, tous les artifices. Quand on a sans cesse entre les mains ces Livres corrupteurs, les sentimens tendres ne peuvent pas manquer d'être excités: Peut-on voir continuellement de semblables images, sans en ressentir les atteintes?

Les Romans du Siècle passé étoient fort différens de ceux d'aujourd'hui. On y voioit une Galanterie outrée, un Héroïsme extravagant. Les Conversations étoient composées de termes précieux, & d'expressions guindées. Le principal effet que ces lectures produisoient sur de jeunes Personnes du Sexe étoit de leur gâter le goût, de leur remplir l'Esprit de chimères, & de leur faire bâtir de beaux Châteaux en Espagne. Ces Romans, si éloignés de la Nature, & qui étoient d'une longueur excessive, ont fait place à ceux d'aujourd'hui, où l'on voit un Amour vif, hardi, entreprenant. La Passion y paroît de bonne heure, des plus déclarées: Elle s'y montre sous toutes les formes dans une lecture de fort peu de tems. Bientôt le poison s'insinue à la simple lecture. Les traits de feu que renferme le Livre passent jusqu'à ceux qui le

lisent. Ils sentent naître chez eux une Passion semblable. Dès que le Cœur est touché, l'Esprit étudie les artifices de la passion, il en démêle les intrigues, il en remarque le succès, il met à son tour en usage les adresses qu'il a observées dans les Livres, & fait quelquefois renchérir sur ces Modeles. Un Homme d'esprit nous a donné une idée fort juste des Romans d'aujourd'hui. *Les Romans, zels qu'on les voit dans nôtre Siècle, dit-il, sont des Livres inventés pour amuser l'Esprit, mais qui séduisent le Cœur; ils servent à occuper l'oisiveté, & à en faire naître tous les désordres.*

On entend quelquefois des gens, qui disent que les Romans; tout frivoles qu'ils sont, peuvent avoir leur usage. En les mettant entre les mains d'un jeune Homme trop dissipé, on lui donne du goût pour la lecture; on le fixe pour quelques heures dans son Cabinet: Ensuite cette lecture le conduit à d'autres plus solides & plus utiles; & la même chose à l'égard d'une jeune Personne de l'autre Sexe.

La Réponse, c'est que si les Romans donnent du goût pour la lecture, c'est pour des lectures de ce genre, c'est à dire pour celles qui chatouillent le Cœur & où l'Amour est le principal mobile. Après la lecture d'un Roman, on lira volontiers quelque Pièce de

Théâtre, ou quelque Poësie tendre. Mais bien loin que de Jeunes-Gens soient disposés par là à goûter des Matières sérieuses, il est à craindre que ces lectures qu'ils viennent de faire, ne les dégoûtent des autres Livres plus utiles & moins amusans. L'Esprit acoutumé à l'atrait de ces Ouvrages, ne fera-t-il pas disposé à s'exagerer la sécheresse des autres qui ne remuent point le Cœur, & à s'en rebuter plus aisément ?

Si l'on ne doit pas absolument interdire à de Jeunes - Geus, dont l'éducation nous est confiée, la lecture des Romans, il faut au moins les choisir avec beaucoup de discernement. Les Gens sages savent qu'il y a une grande différence de Roman à Roman. C'est ce qu'avoit très bien senti Mr. le Chancelier de France. En 1738. voyant l'abus que l'on faisoit des petits Romans, qui pour la plupart n'inspiroient point de Mœurs, & ne donoient pas lieu à un amusement raisonnable, il jugea à propos de les supprimer, & de ne permettre que ceux qui joignent au délassement de l'Esprit, une Morale sage & qui peut fournir des règles de conduite.

Pour les Livres qui ataquent la Religion Chrétienne, il n'est pas besoin de Discussion pour prouver qu'ils sont pernicieux pour les Mœurs. Les Défenseurs de la Religion ont fait voir clairement, que ceux qui

nient la Révélation ôtent en même tems à la Morale tous ses fondemens, & lachent la bride aux Passions.

En parlant de ces Livres où l'on se propose de saper le Christianisme, nous pouvons dire un mot du fameux *Dictionnaire de Baïe*, que bien des Gens mettent dans cette classe. Il est vrai qu'il a aussi ses Partisans qui essaient de le justifier. Il faut convenir qu'il y a beaucoup à apprendre dans ce Dictionnaire. C'est un Recueil immense de Littérature où l'on trouve mille choses curieuses. On y voit aussi beaucoup de raisonnemens d'un grand Philosophe, & d'un profond Métaphysicien; le tout écrit d'un Stile plein de sel & d'agrément. Mais cet Auteur élève des doutes sur presque toutes les Questions qu'il manie, & étend son Pirrhonisme jusques sur la Religion, à qui il semble en vouloir principalement.

Ceux qui ont voulu pénétrer ses motifs secrets disent que la vengeance pourroit bien y être entrée pour quelque chose. Il avoit eu de violens démêlés avec de grands Théologiens. Sa haine contre les Ecclésiastiques a pu passer jusque'à leur Profession & à la Religion qu'ils enseignent. La pensée de les embarasser peut l'avoir flaté agréablement. On y joint encore le desir de se faire un Nom. Il neut s'être proposé de passer dans le Monde,

& chez la Postérité, pour un Génie des plus subtils & des plus pénétrans de son Siècle: On lui a prêté le desir de la Gloire, & l'Ambition de ces Héros qui ont voulu faire du bruit dans l'Histoire. Si la comparaison est juste, ce doit être principalement par cet endroit, que ces Conquérans sont ordinairement Destrueteurs, & par tout où Baile a passé, il n'a laissé après lui que des ruïnes.

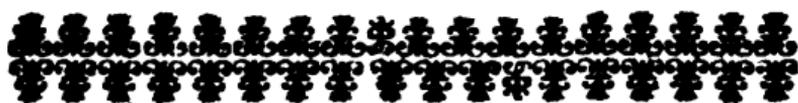
Après tout il y a un peu de témérité à vouloir deviner les motifs secrets d'un Auteur, & on ne peut débiter là dessus que des Conjectures fort hazardées. Ce qu'il y a de certain c'est que le Pirrhonisme continué répandu dans ce Livre, en peut rendre la Lecture dangereuse. Ce n'est pas là une simple probabilité. On fait que ce Livre a actuellement gâté bien des Gens.

A la tête de ce Dictionnaire, on a placé le Portrait de l'Auteur avec ces quatre Vers de Mr. de la Monnoie :

*Tel fut l'illustre Baile, bonneur des beaux Esprits,
Dont l'élégante Plume, en recherches fertile,
Fait doüter, qui des deux l'emporte en ses Ecrits,
De l'agréable & de l'utile.*

C'est la Traduction de deux Vers Latins qui disent la même chose, mais qui ont été parodiés de cette manière,

*Baius hic ille est, cujus dum Scripta vigebrunt,
Lis erit oblectent, officiantque magis.*



D I A L O G U E

Entre

*L'Ombre d'un Impudique, & plusieurs
autres Ombres.*

L'Impudique. **M**Ais qu'est-ce donc que toute cette Cohue qui me fuit par tout ? Si faut-il qu'enfin je me débarasse d'une telle Escorte. Hola ! vous autres ; à qui en voulez vous ? Pourquoi vous vois je perpétuellement à mes trouffes ?

Une de ces Ombres. Eh ! nôtre cher Père ! Ne reconnoissez vous pas vôtre Sang ? Nous venons d'apprendre que nous somes vos Enfans ; & en cette qualité nous avons reçu ordre de nous tenir auprès de vous , & de vous acompagner par tout.

L'Impudique. Moi , vôtre Père ? Efrontés que vous êtes ! N'est-il pas de toute notoriété que je n'ai eu que deux Enfans , que voilà , & qui étant morts tous deux en bas âge , ne m'ont point laissé de postérité, donc bien me fache , come chacun le fait encore. Canaille que vous êtes ! Venez vous donc encore ajouter ici l'insulte à l'éfronterie ? Retirez vous promptement , ou je vous casse la tete.

La même Ombre. Quoi que l'autorité paternelle ne soit pas, comme vous savez, tout à fait la même ici, que dans le Monde d'où nous venons, néanmoins nous croïons devoir passer toutes ces injures & ces menaces à celui de qui nous tenons le jour. Mais vous savez bien aussi, que les Têtes ne se cassent pas ici comme dans le Monde terrestre. Du reste nous sommes fâchés de vous faire peine. Mais il est bon de vous dire comment nous avons appris que vous étiez nôtre Père. Ignorans & inquiets que nous étions sur nôtre origine, errans çà & là, sans qu'aucune Ombre voulut nous reconnoître pour sa Race, nous avons été consulter les Livres de Régistre de tout ce qui s'est fait dans l'autre Monde; & ceux qui en sont Dépositaires, Personages si respectables, & sur la probité de qui vous savez que l'on ne peut former de soupçon, nous ont éclairci là dessus. A moi l'on m'y a fait lire, que j'étois bien issu de vous, par vôtre Fille de chambre, que vous envoïates clandestinement faire ses couches dans un Pais frontière.

Une autre. Et moi pareillement, & de la même Mère, que cette fois vous mariates enceinte à un de vos Laquais, en la bien dotant.

Une autre. Et moi de même, mais d'une

Lingère, qui venoit souvent dans la Maison, & qui pour sauver son honneur, se deñt de moi par une potion abortive; ce qui a fait que je suis demeurée si petite.

Une autre. Le Régistre m'a aussi appris, que j'étois vôtre Fils, par la Femme de vôtre Fermier; & que bien que le Mari en eût de grands Soupçons, il aima mieux mâcher son frein que d'éclater. Mais ici, où l'on n'est pas réduit aux mêmes menagemens, il a constamment refusé de me reconoitre pour sien.

Une autre. Pour moi j'ai vû que j'étois vôtre Fille, d'une jeune Paysane du voisinage de vôtre Maison de Campagne; & que d'abord après ma naissance, j'avois été portée à l'Hôpital des Enfans trouvés.

Une autre. Et moi j'ai lû aussi que. . . .

L'Impudique. Imposteurs impudens! Comment se peut-il que je m'oublie au point d'écouter si patiemment tant de calomnies? Disparaissez, & que je ne vous revoie plus, & ne vous le faites pas dire une troisième fois, ou vous apprendrez à me conoitre d'une façon à vous en souvenir à jamais.

Une de ces Ombres. Hélas, nôtre cher Père! Si vous vous désiez de nous, vous pouvez aller vous éclaircir vous même sur les Régistres. Au surplus vous devez savoir, qu'on ne gagne rien ici à nier, & que l'on

ne fait qu'aggraver son sort. Vous ne pouvez pas ignorer non plus la force invisible qui regne dans ces lieux, & sous laquelle bongré malgré il faut que tout plie; & qu'ainsi il nous est aussi peu possible de nous éloigner de vous, qu'il vous le fera à vous même de nous chasser.

L'Impud. Comme je n'ai point eu de postérité continuée, encore pourrois je me résoudre à vous adopter, si vous aviez tant soit peu bonne façon. Mais vous avez des figures à faire peur; & telles que je n'en vis jamais de pareilles.

Une de ces Ombres. Ah! nôtre cher Père! Nous n'avons en effet là-dessus que de l'affligeant à vous apprendre, mais un affligeant dont nous mêmes avons maché les premiers, & ne machons encore que trop toute l'amertume. Je dois donc vous avouer; qu'ayant été privé de toute éducation, destitué de tout sentiment d'honneur & de Religion, dès que je me vis grand, pour me procurer du pain, je me joignis à une Bande de Voléurs; ce qui m'a conduit à la Roue; c'est pourquoi vous me voyez si tristement défiguré.

Une autre. Tel a été enfin mon cas aussi, après avoir été d'abord fleurdélisé une couple de fois, & avoir eu les oreilles coupées.

Une autre. Pour moi j'ai été un peu

moins malheureux. Me voyant haï & maltraité de vôtre Fermier & de tous les autres Enfans , de désespoir je m'enfuis & m'associai à des Contrebandiers , & j'en fus quitte pour les Galères , ou j'ai misérablement fini mes jours.

Une autre. Et moi , bien que l'on m'eut appris à coudre à l'Hopital , où j'avois été élevée , & que je fusse assez en état de gagner ma vie , l'idée de mon extraction étouffa tellement en moi les sentimens de Vertu que l'on avoit taché de m'inspirer , que je trouvai plus de goût à me prévaloir de quelques attraits que la nature m'avoit donnés ; & après avoir eu le malheur de consumer la fleur de ma jeunesse dans un infame lieu de débauche , cette fleur passée , & passée plus rapidement que ne font les fleurs , on me mit dehors , & je continuai ce triste métier comme je pus , jusqu'à ce qu'enfin je péris de misère & de pourriture.

Une autre. Il faut aussi que je vous avoue que

L'Impudique. Eh ! Grand Dieu ! en voilà bien assez ! Qui pourroit en ouïr davantage ? Et qui fait si tous ces misérables , avant que de mourir , ne m'aurent point encore rendu Grand Père d'Enfans de leur sorte , qui perpétueront ainsi ma désastreuse Race , que je verrai arriver ici successi-

vement, & se joindre à eux. O que je vois bien maintenant avec désespoir ce que cent fois j'avois oui, & dont toujours je n'avois fait que rire : *Que ce que l'Homme sème, il le moissonnera un jour ; * & qu'il n'y a rien de si secret, qui ne vienne en évidence. *** Bon Dieu, que deviendrai je ! Faut il donc qu'outre l'éternel opprobre dont je me vois couvert, mon cœur soit sans cesse déchiré par la vuë du triste sort de mon propre sang, de mes propres entrailles ; sort dont je suis moi même le coupable artisan ! Non, jamais je ne soutiendrai ceci. O infames plaisirs brutaux ! Ah, pourquoi suis je né ! Que ne m'a-t-on étouffé dès ma naissance, ou que ne puis je rentrer pour jamais dans l'horreur du néant !

* Gal. VI. 7.

** Marc. IV. 22. Luc. XII. 2.



AUX ÉDITEURS

*Sur la Nouvelle Edition du Nouveau Testa-
ment, annoncée en Decemb. 1755.*

MESSIEURS.

J'AI lu dans votre Journal du Mois de Décembre 1755. le Projet d'une nouvelle Edition du *Nouveau Testament*, avec les Réflexions morales du P. *Quésnel* corrigées & abrégées. Quoique l'Éditeur ne soit désigné que par les Lettres initiales de son Nom, il est assez connu pour qu'on le devine sans peine ; & assez célèbre ; pour qu'on doive attendre avec impatience l'exécution de son plan. C'est pour l'encourager à y travailler que je vous écris, *Messieurs*, & je ne crains point d'être défavoué du Public, en vous déclarant ; qu'il recevra avec empressement un Ouvrage si utile, si nécessaire, si édifiant. Le Nom de l'Éditeur servira sans doute encofé à accréditer son travail, comme son travail ne peut que répondre à l'idée que ses Ouvrages en divers genres ont donné de lui.

Il me permettra de lui faire parvenir un avis. Il n'est point de Livre sur lequel on ait tant fait de Notes littérales, que sur *'Ecriture Sainte*, & il n'en est point qui en

ait encore plus besoin : Est-ce donc un Livre si difficile à entendre ? Non. Mais c'est peut-être le Livre le plus mal traduit. Servilement attachés aux Mots, les Interprètes ont trop souvent parlé *Grec* dans leur Version *Françoise*. Il semble qu'on ait moins cherché à faire entendre le Texte, qu'à rendre les Remarques indispensables. *Horace* écrit il plus clairement que *St. Jean* ? Pourquoi la Version du *P. Sanadon* n'a-t-elle aucun besoin de notes purement littérales ? C'est que ce Père n'est pas un Traducteur fervile, mais un Ecrivain libre, qui s'applique à faire parler son Auteur come il l'eut fait, s'il eut écrit en *François*. Mais qu'elle licence, dira-t-on, n'introduiroit-on pas dans une chose, où toute liberté est dangereuse ? Quel inconvénient, repliquerai-je à mon tour, en peut-il resulter ? L'Original ne subsiste-t-il pas ? Les Versions littérales ne seront-elles pas toujours comunes ? Les Doctes, à qui il importe de savoir comment s'expriment originalement les Ecrivains sacrés, ne pourront-ils pas consulter & disserter ? Le Peuple, & je fait profession d'être de ce Peuple, qui lit moins en Critique qu'en Chrétien, moins pour controverfer que pour s'édifier, aiant une Version, où si l'on veut une Paraphrase claire, n'aura que faire de se distraire par des Réflexions toujours étrangères à son but.

Je foudraiterois donc que l'Editeur, qui écrit avec précision & avec clarté, retoucha par tout la Version pour la rendre intelligible, & françoise. C'est le sens & les idées qu'il faut rendre & non pas les mots & les expressions. Mr. *Le-Cène*, qui avoit si bien senti les imperfections des Versions ordinaires, n'a pas mieux réussi. Il faut consulter le Grec, mais il faut aussi consulter l'usage de la Langue, & du Siècle.

Je foudraiterois encore que ce même favaut fit sur l'*Ancien Testament* un Ouvrage dans le goût de celui de l'Abé *Méjanguy*. Nous aurions alors sur toute la Bible des secours, qui manquent dans nôtre Langue & nôtre Comunion.

Je vous prie, *Messieurs*, de publier ma lettre & de me croire

Vôtre &c. J. T. L.





E S S A I

Sur ce Sujet, proposé par l'Académie de
Besançon ; Pour le Prix d'Eloquence, de
 l'Année 1755. *Pourquoi le Jugement du
 Public est-il ordinairement exempt d'erreur
 & d'injustice ?*

J'Entens par le Public, ce composé d'Ho-
 mes de toute condition, plus ou moins
 éclairés, & qui n'ayant pas également étudié
 le même Art, ou la même Science, sont
 plus ou moins capables de l'entendre, &
 d'en juger.

Le Problème est de savoir coment chaque
 Individu étant sujet de se tromper, l'assem-
 blage porte néanmoins un Jugement assez
 droit, de ce qui est soumis à son examen ;
 c'est ce qu'il s'agit de résoudre.

La Voix du Public n'est en quelque sorte
 que celle du Peuple ; chacun fait que le Peu-
 ple n'est pas infailible : Il se prévient aise-
 ment ; son intérêt l'aveugle quelquefois, le
 Préjugé le subjuge ; la Coutume l'entraîne ;
 la Cabale le séduit & le domine. Faute de
 pénétration & de justesse, il préfère un bien
 présent, quelque petit qu'il soit, au plus

grand avantage , lors qu'il est un peu éloigné , & qu'il ne le voit pas distinctément. Enfin , dit-on , le Peuple décide quelquefois avec autant de légéreté qu'il agit avec imprudence*.

Si ce Portait du Peuple étoit entièrement vrai, le Public perdrait sa Cause & l'on ne pourroit pas dire que son Jugement est ordinairement exempt d'erreur & d'injustice. Pour prouver l'iniquité de son Jugement, on citeroit l'exemple d'*Aristide*, banni par le Peuple d'*Athènes*, & *Cicéron*, par celui de *Rome*. Voilà deux Vertueux Citoïens, qui ont été les Victimes de la prévention, de la Cabale, & de l'injustice; & cet Arrêt fut porté par les deux Peuples du Monde les plus éclairés, & contre deux Citoïens auxquels ils avoient les plus grandes obligations.

Mais tournons le Tableau & considérons ce même Peuple sous une autre face; nous le verrons décider avec autant de sagesse que de justice, ne se déterminer qu'avec droiture, ne dresser son Tribunal que pour y faire seoir l'Equité, & faire admirer sa Candeur

* Un Poète dit

*Le Peuple soupçonneux voit d'un œil trop sévère.
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut
faire.*

*Et dans les mêmes Chefs auxquels il s'est soumis.
Il voit ses Défenseurs moins que ses Enemis.*

& sa prudence. C'est ainsi, qu'il sort quelquefois du sein même de l'Orage, des raions de Lumière, qui éclairent dans les Ténèbres*.

Après la perte de la Bataille de *Cannes* tout paroïssoit desespéré; mais les *Romains* ne perdirent pas courage; ils rassurèrent le Senat & remercièrent le Consul *Varron*, qui avoit pris la fuite, de n'avoir pas desespéré de la République. Les Femmes vendirent ce qu'elles avoient de plus précieux, au profit de l'Etat. On leva des Troupes: Une nouvelle Armée sembla sortir de terre, les Vainqueurs furent surpris de voir les vaincus les attaquer en *Italie*, en *Sicile*, & jusques dans l'*Afrique*. Voilà ce que peut un Peuple libre, courageux, & animé de l'amour de la Patrie. Une si noble résolution fut le Salut de *Rome*, & la perte de *Carthage*.

Le Peuple d'*Athènes* ne parût pas moins équitable qu'éclairé dans l'ocasion que je vais dire. *Thémistocles* publia qu'il savoit un

E e 3

* Presque tous les Hommes ont des Idées du Juste, & de l'Injuste. Ils les aiment & les respectent lois même qu'ils ne les observent pas. Mais pourquoi suposer qu'aucun d'eux ne les pratiquent? La punition du Vice indique le respect qu'on a pour la Vertu. Si tous les Hommes étoient Coupables, le Crime ne puniroit pas le Vice.

moien sûr de se rendre Maître de la Grèce , mais que ce moien demandoit le Secret , & qu'il ne pouvoit le comuniquer qu'a celui d'entre les Citoiens , en qui le Peuple avoit le plus de confiance. Les *Athéniens* nommèrent *Aristide* , & ils ne pouvoient faire un meilleur choix. *Thémistocles* lui proposa de bruler la Flote des Grecs , qui étoit dans le Port d'*Athènes*; en détruisant leurs Forces navales , il étoit aisé aux *Atheniens* de les subjuguier. *Aristide* l'écouta avec attention , & dit au Peuple , que le moien que proposoit *Thémistocle* étoit utile , mais qu'il n'étoit pas équitable. Les *Atheniens* le rejetèrent sur le champ , parce , dirent-ils , qu'ils ne vouloient rien approuver qui ne fut juste ; & qu'un pouvoir aquis par le Crime , n'est pas de longue durée.

Il y a chez tous les Peuples un Bon Sens naturel , un Goût pour l'Equité , une sorte d'Instinct qui le dirige & le conduit à ce qui est juste & bon , pourvu que le Peuple ne soit pas gâté par de mauvaises coutumes , & qu'il ne se laisse pas séduire par des Trompeurs.

Mais examinons la Question générale proposée par l'Académie de *Besançon* , dans un Sens plus étroit qui semble être le sien. Il ne s'agit peut être ici que de savoir , pourquoi le Jugement du Public , est ordinairement

éxemt d'erreur & d'injustice, dans les choses qui dépendent du goût, come font les Ouvrages d'Esprit, ceux d'Eloquence, de Poésie &c. En considerant la Question sous cette face, & laissant à part le Jugement que porte le Public des Homes en général, ou de quelques uns d'eux en particulier, je répons, qu'il n'est peut-être pas toujours vrai, que le Jugement que porte le Public des Ouvrages d'Esprit, soit éxemt d'erreur & d'injustice. Combien de Livres admirés autrefois du Public, qu'on ne lit presque plus aujourd'hui? *Balzac, Voiture*, si vantés le Siècle passé, ont perdu une grande partie de leur lustre & de leur réputation. *Malherbe* même, qui étoit regardé come l'Oracle de la Poésie, sous le Règne de *Henri IV.* comence fort à vieillir. Lit-on a présent les Ecrits de *Coeffetau*, qui avoit fait une *Histoire Romaine* si estimée, qu'on disoit en Proverbe, *Hors de cette Histoire, point de plaisir, come hors de l'Eglise Romaine, point de Salut?* Ses Contemporains, come *St. Amant*, du *Rier*, *Godeau*, dont la Renommée publioit par tout les grands Talens, sont oubliés. A peine fait-on qu'ils aient vécus. Il semble que le Tems ait terni tout leur éclat, & moissoné tous leurs Lauriers*.

* L'idée du *bon* & celle du *beau* ne sont pas des
des

Je fai que le Public fait quelquefois valoir fort heureusement fes Droits & que le Tems les respecte. Une forte Cabale, soutenüe du crédit & du pouvoir du Cardinal de *Richelieu*, s'étoit armée contre la Tragédie du *Cid*, du grand *Corneille*, & l'ataquoit de toutes ses forces ; mais le Public, qui s'étoit déclaré pour elle, lui résista, & fut le Vainqueur : Chacun fait, à ce sujet, les Vers de *Despreaux* ;

En vain contre le Cid un Ministre se ligue.

Tout Paris pour Chimène à les yeux de Rodrigue.

L'Académie en corps à beau le censurer

Le Public révolté s'obstine à l'admirer.

Il y a pourtant dans les Ouvrages d'Esprit des Beautés fines & délicates, qui échappent au comun des Homes, & qui ne sont senties, que par les Connoisseurs. Ce qui rend ordinairement le Jugement du Public exempt d'erreur & d'injustice, c'est qu'il s'éclaire peu à peu, à la lumière des Experts & des Gens d'Esprit. Il se trompe souvent d'abord,

dées absolües : Ce sont des idées relatives & de comparaison ; car l'idée de perfection est un composé de plusieurs autres idées, qui se dévelopent ou se multiplient, à mesure qu'il paroît de nouveaux Ouvrages, qui done lieu a de nouvelles réflexions.

& prend du Clinquant pour du bon Or. La *Phèdre* de *Pradon*, l'emporta quelque tems sur celle de *Racine*, qui est son Chef d'œuvre. De bons Acteurs la faisoient valoir, plus qu'elle ne valoit, & la brigade mandioit des suffrages, quelle ne méritoit pas; mais le nûage s'est dissipé; l'on rendit justice à *Racine*, & la seule gloire de son Rival est d'avoir osé lui disputer la Victoire.

D'ailleurs, il n'en est pas du Public, comme des Particuliers, qui cherchent quelquefois à se tromper eux mêmes, pour ne pas avancer la supériorité de leurs Concurens, & leur propre foiblesse. Quel est l'Ecrivain qui convienne de bone foi, qu'un autre Auteurs a plus d'Esprit, de Talens, ou de Conoissances que lui? L'amour propre, le défaut de goût, l'ignorance, l'intérêt même, corrompent nôtre Jugement; & ne nous font que trop souvent courber la règle; mais le Public plus judicieux, parce qu'il est moins prévenu, plus équitable, parce que rien ne l'engage à être sourd à la voix de la Justice; plus exempt d'erreur, parce qu'il ne décide point par les yeux des Passions & des Préjugés, qu'il écoule la Vérité, & qu'il ne lui prête point les couleurs du Mensonge; le Public, dis-je, Arbitre impartial, décide avec droiture, & son Jugement est ordinairement exempt d'erreur.

Unè grande Source d'erreur parmi les Hommes, c'est qu'ils veulent souvent juger de la *totalité* d'un objet, dont ils ne voient qu'une très petite partie; est-il surprenant qu'ils en jugent mal? Quelquefois aussi ils veulent juger d'un Art, & d'une Science qu'ils n'ont jamais étudiée, ou qu'ils ne savent que fort imparfaitement. La flaterie fait croire aux Grands, qu'ils savent tout sans avoir rien appris; ils s'imaginent que les Connoissances & les Talens sont héréditaires, & ne coutent pas plus que la Noblesse. On n'hérite pas du Génie, come du Nom & des Titres.

Le Public juge d'autant mieux, qu'il a devant lui ses Modèles & ses Originaux; & qu'il les compare aux Copies. A mesure qu'on fait des progrès dans les Arts & dans les Sciences, son Goût s'étend & se perfectionne. Il s'égare d'autant moins, qu'il est redressé sans cesse par ses Guides. On peut dire encore à l'honneur des différentes Académies, établies en Europe, qui cultivent les Sciences & les Belles-Lettres par état & s'en faisant un Devoir, il est naturel, qu'elles en communiquent les principes. Dépositaires du bon Goût elles le fixent en quelque sorte, & répandent des raisons de Lumière, de tout côté, qui éclairent le Public.

Quel-

Quelqu'un a dit, que ce n'est pas assés de n'être honête Home que conformément aux Loix & qu'une délicate Probité va plus loin; on peut dire aussi, que le Jugement sévère des Loix, n'est pas toujours celui de l'Equité; & qu'il y a des Cas particuliers où le Souverain doit moderer leur rigueur. Quand le Peuple a eu le droit de faire grace son arrêt a été ordinairement éxemt d'injustice. Je vai en citer quelques exemples. *Sergius Galba* acusé par un Tribun du Peuple d'avoir massacré un grand nombre de *Lusitaniens*, & craignant d'être condamné, présenta au Peuple ses Enfans en pleurs, implorant sa miséricorde; sa grace lui fut acordée, malgré la sentence du vieux sévère *Caton*. Les preuves de son Crime ne parurent pas suffisantes: Le Peuple crût, qu'il valoit mieux sauver cent Coupables, que de faire périr un Innocent.

Quelle grandeur d'Ame peut honorer la Vertu, jusques dans la servitude, s'écrie un célèbre Journaliste! Un Esclave afranchi est apellé en Justice, peut être condamné come Sorcier. La fertilité d'un petit champ, que son Maître lui avoit laissé, & qu'il cultivoit avec soin, avoit attiré sur lui l'envie de ses Voisins. Sûr de son innocence, il se présente, acompagné de sa Fille: C'étoit une grosse Pausanne bien vé-

tüe & vigoureuse. Il conduisoit avec lui ses Bœufs, gros & gras, une Charüe bien entretenüe, & tous les Instrumens de Labour en bon état: Alors se tournant vers ses Juges, *Romains*, leur dit-il, *voilà mes sortilèges*; Il fut absous d'une comune voix, & les Eloges de ses Juges le vengèrent de la malignité de ses Envieux.

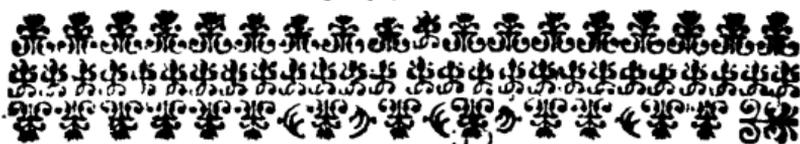
Le Peuple *Romain* ne marqua pas moins de généralité, dans le pardon qu'il acorda à *L. Cozza*. Il avoit été convaincu de plusieurs forfaits, dans sept Audiences; il fut renvoié absous à la huitième, dans la crainte qu'on n'attribuat sa Condamnation au Crédit, & aux Qualités éminentes de *Scipion*, son Accusateur. *Qu'il soit terrible à nos Enemis*, disoit le Peuple, en parlant de ce grand Capitaine, *mais que l'éclat de sa Gloire ne nous éblouisse pas & ne donne aucune atteinte à l'Autorité de nos Jugemens*.

Mais *L'Ostracisme*, dira t-on, se faisoit par le Jugement du Peuple d'*Athènes*, & cette Sentence étoit-elle équitable? Il ne seroit peut être pas si difficile de la justifier. De grandes Vertus & de grands Talens donent un grand Crédit, & ce Crédit est dangereux dans une République. Il doñe un empire naturel dont on doit se défier. La liberté est quelque chose de si précieux qu'on ne peut prendre trop de précautions

pour la conferver. Au fond, l'*Ostracisme* étoit un frein à l'Ambition des Particuliers; l'Exil ne duroit que cinq ans; il ne tomboit que sur des Citoïens distingués; & il étoit come le Sceau d'un Mérite supérieur. Si les *Athéniens* eussent banni *Particlès*, & les Romains *Jules César*, jamais ils n'auroient usurpé la suprême Puissance. *Sylla*, qui s'y éleva en quelque forte, sur le Sang de ses Concitoïens, osa bien se présenter dans l'Assemblée du Peuple Romain, après avoir abdiqué la *Dictature*; & il ofrit de rendre compte de sa conduite, & de son administration.

Le Jugement du Public est ordinairement éclairé & équitable, parce qu'il n'est point agité par les Passions, ni par la crainte, ou l'Espérance,

*Le crime a ses yeux paroît Crime,
Et jamais rien d'illégitime
Chés lui n'a pris l'air d'équité.*



DERNIERE LETTRE

*A l'Auteur de la Difficulté proposée aux
Métaphysiciens.*

MONSIEUR,

JE croiois bien de ne rien ajouter à ma précédente Lettre ; mais il ne m'est pas possible de vous laisser les fâcheuses impressions , qu'elle paroît avoir faites sur vous ; & je ne saurois me résoudre à voir nôtre Dispute , terminée d'une manière si désagréable & si triste.

Combien n'ai je pas été étoné du ton que vous prenez & des plaintes amères que vous faites contre moi ! Je suis à vos yeux *un Wolfien piqué*, c'est à dire , ce qu'il y a de plus terrible ; Je vous traite come si vous étiez coupable d'un *crime irrémissible* ; d'un *attentat* ; *La passion* me domine & me transporte au point que je vous *insulte* & que je vous charge *d'injures* ; Je vous appelle *Microhyme* , *Magicien* &c. &c. ce sont là des injures que je crois encore trop douces & trop polies. La vérité est pourtant, *Monsieur*, qu'il n'y avoit ni passion ; ni mauvaise intention dans mon fait , & que je

croïois n'y mettre, ni injure, ni impolitesse.

Cela est évident à l'égard du Nom de *Microthyme*. Je ne fais, *Monsieur*, coment il vous est arrivé de vous l'apliquer. C'est une méprise dont vous serés déjà revenu, en vous rapellant que c'est un Home qui vient là, pour disputer, & m'exciter contre vous. Ce qui dona lieu à l'imagination d'introduire cet Original sur une Scène, où il n'avoit que faire, c'est qu'en éfet je ne voulois plus répondre, & qu'un Ami me sollicitant de le faire, je demandai en badinant, s'il craignoit que tout ne fût en éfet réellement immuable, que les vicissitudes & les révolutions du Monde ne fussent arrêtées pour jamais; s'il avoit peur que tout ne fût immobile & pétrifié; hé bien, ajoutai je sur le même ton, il faut donc es-faïer encore une fois de nous dépétrifier. Je saisis cette idée dans ma réponse, pour égaïer, s'il étoit possible, une matière sèche & abstraite; & si je n'y ai pas réussi, au moins mon but étoit innocent: *Ridendo dicere verum, quid vetat?* Au lieu de mon Ami, j'introduis un home d'un caractère, à la vérité bien différent, à qui je done le Nom de *Microthyme*, parce qu'il paroît come un pusillanime, épouvanté du nouvel état dans lequel vous représentés les

choses. Y a-t-il rien , je vous prie , dans le ridicule que je lui prête , qui puisse réjaillir sur vous ?

Mais cet Home vous traite de *Magicien* ; il vous accuse de *pétrifier* tous les Objets & vous même avec eux ! Hé bien , *Monsieur* , y a-t-il rien là d'injurieux ou même de désobligeant ? C'est un home qui se croit transporté par votre Métaphysique , dans un nouvel ordre de choses , & qui en conséquence , donne le Nom de *Magie* à cette Métaphysique , & celui de *Magicien* à son Auteur. Quand un Ami vous l'auroit donné par badinage , en vous parlant à vous même , auriez vous pu vous en offenser ? Souffrés , *Monsieur* , que je vous dise en toute sincérité , que c'est précisément dans les mêmes sentimens que je l'ai fait , en usant de la liberté & de la familiarité , qui doit régner dans une Dispute philosophique.

Mais vous étiez , *Monsieur* , si disposé à prendre les choses de ma part sur un tout autre pied , que vous vous scandalisiez même de ce que je nomme *Grancy* dans ma Lettre , come si je le faisois par mépris. Mais qu'ai je dit qui puisse insinuer de ma part , un si méprisable sentiment ? J'étois obligé dans le tour que j'avois pris , de vous nommer plus d'une fois en troisième personne , & je vous ai nommé tout simple-

ment du nom du Lieu d'où vous datés vos Lettres, fans y attacher d'autre idée, que celle du Lieu où vous faites vôtre féjour. Le fiffiés vous dans la plus petite Campagne, dans la folitude la plus reulée, ne fais je pas bien que la Vérité peut fe trouver dans les Lieux les plus folitaires, autant, & fouvent même plus, que dans les Villes petites ou grandes? Après la méprife qu'il y a eû dans ce jugement: *Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth?* Je ne ferois pas feulement un fort mauvais plaisant, mais je me croirois un méchant home, fi j'étois capable de répéter un pareil Jugement.

Pour ce qui est de *Wolf*, j'avoüe, *Monsieur*, que je regarde fon Nom come un Nom fort illustre dans le Monde favant, & que par cette raifon je croiois qu'il méritoit un peu plus de ménagement de vôtre part. Il me femble que cela est dû aux Grands hommes par reconoiffance. C'est tout ce que j'ai infinué, en défendant ce grand Philofophe des erreurs que vous lui attribués; & c'est pour cela que j'ai voulu vous renvoyer les traits que vous décochiés contre lui; mais je l'ai fait affurément, fans paffion & fans fiel. Car au refte, quoique je ne voie point dans la Doctrine de *Wolf*, les choses telles que vous les y voies, par

raport à la question dont il s'agit, je suis si peu porté à me scandaliser, quand on prétend y trouver des fautes & des erreurs, que je crois moi même y en trouver plus d'une. Je lui applique alors le *quandoque bonus dormitat* &c.

Je ne reviens plus, *Monsieur*, à notre question. Cela est inutile pour l'unique but que je me suis proposé, en reprenant la Plume encore cette fois. Quelqu'éloignés que nous soions dans nos idées Métaphysiques, je ne vois pas que ce soit là un obstacle qui puisse m'empêcher d'aspirer & de prétendre même à votre amitié, que je desire très sincèrement, & que j'ai en vue de me concilier par ce dernier Ecrit. Nous tenons, *Monsieur*, l'un à l'autre, par des principes bien supérieurs à ceux d'une Métaphysique spéculative, & que nous avons reçu d'un Maître bien supérieur aussi aux *Wolfs* & aux *Leibnits*. C'est en vertu de ces Principes sacrés, & de l'estime que vous mérités d'ailleurs personnellement, que je suis & ferai invariablement & de la bonne façon,

M O N S I E U R ,

N E U C H A T E L .

V o t r e & c .



S U I T E

Des Reflexions sur l'Amour.

Rien de plus ordinaire que de parler d'Amour ; rien de plus difficile que d'en bien parler. Le Cœur qui le sent le définit mieux , que l'Esprit qui l'imagine. Bien des Gens ont fait le tableau de l'Amour ; bien peu ont réussi en ce genre. Je ne me flatte pas d'un meilleur succès. Nos Romans d'aujourd'hui ne sont pleins d'autre chose , & souvent la liberté qu'ils se donent sur cet article , en rend la lecture illicite ; quelquefois même propre à inspirer plus de goût pour la Volupté , que de penchant pour l'Amour. La facilité que l'on a à se faire imprimer , met souvent au jour des Ouvrages, qu'une main délicate & trompeuse a ménagé finement , sous le masque apparent de la Vertu. Mais ce n'est point un récit d'Avantures ou d'Intrigues amoureuses , qui inspirent de l'Amour ; c'est un penchant naturel , un je ne fais quoi qui exhale dans le Cœur de la plupart des Hommes un Nectar qui se distille dans tous les membres , & qui s'évapore souvent avec la même rapidité , qu'il y étoit entré : D'autres naissent avec ce suc , qui se manifeste avec l'Âge.

Les différens Pays ont beaucoup d'in-

fluence sur le Tempéramment. Il y a des Lieux où l'Amour régné par choix ; d'autres qui ne font que les Théâtres affreux de son exil. Une Campagne féconde & riante, où les Oiseaux forment à l'envi des Concerts amoureux , donent souvent aux plus insensibles un Cœur propre à aimer ; sans être fixé à un objet , ils aimeront en idée. La Ville produit le même effet. Ses promenades charmantes où la Nature relevée par l'industrie , semble avoir répandu dans la Belle-Saison tout ce qu'elle a formé de plus beau en tout genre , font des filets encore où se vont rendre les Cœurs. Que de grâces étalées , ne nous présente pas nôtre *Treille* , lorsque nous déroband aux ardeurs du Soleil, nous allons chercher dans ces lieux un azyle ! Mais hélas ! Ces charmans Ombrages pourroient-ils nous garantir des feux de l'Amour ! Que dirai-je encore des *Bastions* , où referrez dans des bornes moins étroites, en arpentant toutes les Allées, nous courrons avec la légéreté du Vent après les Objets qui nous frappent. Oui c'est à la *Treille* & aux *Bastions* , que je veux exiler les insensibles. Là un Port majestueux , un Sourire fin & agréable , un Geste , qui découvre la blancheur d'une Main , un frêle Mouchoir , qui au gré des Vents sert sa légère nature pour étaler des secrettes beau-

tés, une Oeuillade vive & pénétrante, des Paroles sonores & articulées; Voila les ornemens de nôtre *Treille*, voilà ceux de nos *Bastions*. Mais arrête, Plume téméraire. Ces Beautés perdent trop de leur éclat dans ma bouche; l'Enthoufiasme où elles me mettent pourroit leur donner un ridicule.

Qu'est-ce qu'aimer? C'est n'aimer rien. Tout est fade & infipide aux yeux d'un Amant. Les plaisirs les plus atraïants pour lui, pendant son indifférence, ne fauroient maintenant émouffer tant foit peu la pointe de fes désirs. Privé de fa Maitresse, rien n'est capable d'attirer fes regards. Amis, Parens, Patrie, il immoleroit tout. Parle-t-il, c'est pour parler de fa Maitresse; Enemi mortel de tous ceux qui s'opofent à son penchant. Est-il retiré chez lui; c'est pour penser à fa Maitresse, lui parler fans la voir, s'irriter, fans qu'elle y ait donné lieu, s'affiger fans cause, s'emporter fans fujet. Sort-t-il, c'est dans l'efpérance de voir fa Maitresse. Le Lieu qui l'enferme, l'Air qui l'embrasse, voilà le Monde entier, voilà l'Univers.

Le Roi, le Riche, le Pauvre, le Berger, l'Artifan, le Savant, l'Home privé, tout est fomis aux Loix de l'Amour. Amoureux: Adieu Dignités, Richesses, Pauvreté, Troupeaux, Sciences. Les Ma-

ladies les plus invétérées, les maux les plus dangereux trouvent de l'Amélioration dans les Remèdes; l'Home le plus voluptueux trouve sa guérison dans ses plaisirs mêmes: l'Amour est le seul mal sans Remèdes. On a beau apeller sa Raison: Sourde, nulle Consolation, nul Remede.

Vous donc qui êtes appellés aux Emplois, *fuyez l'Amour*: Nés pour comander, vous seriez maitrisés & Esclaves vous mêmes: Jeunes Gens, qui vous atachez aux Sciences, *fuyez l'Amour*: L'Esprit ne peut etre ocupé, lorsque le Cœur est pris. L'Amour n'est fait ni pour les Rois, ni pour le Peuple. Les Rois ont trop de Devoirs, le Peuple a trop de besoins. Personnes de tout âge, de tout Sexe, de toute Condition, *fuyez l'Amour*: Ses Plaisirs sont empoisonnez & trompeurs; son comencement est plein de charmes, sa fin n'a qu'amertumes.

Principium dulce est, at finis Amoris amarus;
Lata venire Venus, tristis abire solet.

Flumina quæsitum sic in mare dulcia currunt,
Postquam gustarunt æquor, amara fluunt.

La Rage, la Douleur, sont ses fidèles compagnes; c'est un Monstre afreux, qui prit naissance de la furie des Flots de la Mer.

Cependant, il a paru & paroitra toujourns aux yeux de la saine Probité, qu'un Amant & un Ami infidèle sont également tous deux

dignes du dernier mépris. Cesser d'aimer par inconstance, est un défaut de Tempéramment; trahir ce qu'on a aimé, est une perfidie atroce, un crime affreux dans un Amant.

GENEVE.



S U I T E

Des MEMOIRES de SETY.

II. L E T T R E

DUMONT à SETY, d'Oxford le 7. Juillet.

LEs transports les plus vifs sont de foibles expressions d'un Amour véritable; rien ne peint la vraie passion & ses effets. Comment entreprendrai-je de décrire la douleur que m'a causé votre départ. Je vous adore; rien n'égale ma passion pour l'aimable *Séty*; jugés dès là de ma douleur, lorsque je vis partir ce funeste Equipage: Je restai quelque tems anéanti, les yeux tournés contre le lieu où vous étiez allée; mais la fureur aiant succédé à ce calme funeste, je reprochois à ma Mère de vous avoir rendue à *Mistris Bony*. Elle ne se déroba à mes reproches, qu'en me rapellant ma propre condescendance; elle changea l'objet de ma colère: Je voulus vous suivre, vous arra-

cher des mains de vôtre indigne Mère & vous ramener. Misiris ne pût m'en empêcher, qu'en me représentant combien vous seriez indignée d'une telle violence. La crainte seule de vous déplaire à fût me retenir. Je ne conois de raison, que ma Passion. Mais auriés vous pû, adorable *Séty*! punir l'Amant le plus tendre de l'excès de sa flame? N'êtes vous pas à moi à la face du Ciel par les Sermens les plus sacrés? C'étoit mon Epouse que j'ai vüe enlever sans y porter d'oposition. Acablement fatal! Malheureux étonement! Oui! sans lui vous seriez encore parmi nous & je ne craindrois pas de vous perdre. Que vôtre Lettre à Mis *Sidry*, qu'elle m'a comuniquée, m'a causé de mouvemens diférens! Enchanté d'apprendre de vos nouvelles & de vous savoir hors du pouvoir de vôtre cruelle Mère; mais rempli d'alarmes sur les discours de Miladi. Seriez vous sa Parente? Hélas! Il n'est que trop vrai, que tout prouve que vous ne sauriés être la Fille de Mis *Boni*. Plus je réfléchis & plus je crois possible.... Il seroit donc vrai... *Séty*, Fille de Condition, abandoneroit sa Mère; mépriseroit son Frère, & romproit ses engagements! Le pourriés vous? Seriez vous capable? Ha! ne l'espérés pas, vous êtes à moi; & tandis que je vivrai, nul autre ne vous possèdera.

Mais quels transports. Pardonés moi, chère Sœur ! excusés un Amant alarmé de vous avoir vû doner à l'Amitié des instans dûs à l'Amour. Tout alarme un Cœur tendre ; daignés me rassurer, & si les Sentimens ne vous y portent pas, que la Pitié vous y engage.

Pourriés vous, chère Sœur, déjà avoir oublié la tendresse que vous m'avés jurée ? Rapellés vous les momens charmans que nous ayons passés ensemble. Quel étoit ma félicité, lors que je finissois des fleurs commencées par ma Sétty. Hercule nouveau, nul ouvrage n'étoit difficile, dès que vous l'aviés touché ; l'Amour étoit mon Maître. Agréables souvenirs, qui ne me laissés que de tristes regrets ! Momens passés trop rapidement, & qui, peut-être ne reviendront jamais ! Idée affreuse ! je ne puis la soutenir ! La Plume me tombe des mains & je n'ai plus de force que pour me dire,

Vôtre constant Amant.

DUMONT BLERE.

III. L E T T R E.

SETY à DUMONT.

Harborone ce 16. Juillet.

Quelle Injustice ! Quoi, Cher Frère ! Est-il possible, que parce que les premiers momens de mon loisir ont été consacrés à

P'aimable Mis *Sidry*, vous puiffiés foupçonner que déjà, *Miftris*, fes Bontés & fon Fils font éfacé de ma mémoire ? Pouvés vous m'aimer avec de telles Idées & ne ferois-je pas un monstre d'Ingratitude, si jamais je pouvois oublier ce que je dois à vôtre Famille ?

Qu'étois-je ? Une groffiére Paifane, destinée à des ocupations viles & désagréables, fans culture, fans même me conoitre. *Miftris Blere* m'a tirée de ce triste état. Je lui dois une féconde éxistence. Elle m'a appris à conoitre la mienne. Quelle diférence de l'état où fes bontés m'ont mife, à celui qui m'étoit destiné ! Le Respect pour mes P'arens, me défend de m'en reffouvenir ; ne le pouvant faire fans le leur reprocher ; mais puis-je moins le rapeller ? Non, Cher *Dumont* ! Ses Bienfaits font gravés dans mon Cœur par des caractères que l'Amitié la plus vive a rendu inéfaçables. La mort feule pourra m'empêcher de vous en donner des preuves.

Calmés donc des craintes qui vous tourmentent ; je les désaprouvè ; elles altèrent vôtre Santé : Songés que vôtre Santé m'intérefse & que mon bonheur est ataché au vôtre.

Ce propos de *Milady W.* vous a fait plus d'impression qu'à moi. A peine y avois-je fait attention ; mais je vai vous rassurer : Il me femble que je m'affige d'être obligée d'em-

plôier d'autres preuves que celles de ma candeur. Le lendemain de mon arrivée, à peine fus-je levée, qu'on m'anonça, que Lady me demandoit. Je descendis : Elle étoit encore au Lit. Eh bien ! *Séty* ! me dit-elle, en me prenant la main ; que dites vous de ces lieux ? Pourriés vous vous résoudre à vivre avec nous ?

Ha ! Madame ! J'étois déconcertée.

Point tant de timidité, ma Chère petite ! regardés moi come une Mère ; je veux même que vous me nommiés vôtre Tante

Y consentés vous ? Par où puis je mériter ? Peut-être par vos Qualités. Vous me paroiffés très aimable, mais ce ne font point elles, qui m'ont engagé à vous demander à la *Bony*. Ecoutés moi *Séty*. Je suis vôtre Maraine ; j'ai aimé vôtre Mère attachée à moi dès l'enfance, ayant pris son peu d'amitié pour vous, & combien vous méritiés peu ces mauvais traitemens. J'ai résolu de vous prendre chez moi & de façon que vous y soiés avec agrément ; vous y passerés sous le nom d'une parente ; c'est sous ce titre que je vous ai présentée à mes Filles ; naturellement hautes, ne les détrompés pas, mais que cette feinte ne vous fasse naître ni soupçon ni orgueil ! Mérités mes bontés, en vous en rendant digne par vôtre sou-

soumission. Vous le ferés *Séty*, je me le promets; vous me plaisés infiniment.

Je pris la main de *Lady*, ne sachant que lui répondre & je la baisai avec un sentiment dont je ne pouvois démêler le motif.

Vôtre seul emploi, ajouta-t-elle, est de tenir compagnie à mes Filles & de leur montrer quelque ouvrage. Faites vous en aimer & soies sùre que vous aurés des agrémens qui vous empêcheront de regreter *Oxford*.

En achevant, elle me fit signe de me retirer. Je lui obéis, charmée; Oui! *Dumont*, charmée d'être éclaircie.

Est-ce dans la naissance que réside le vrai bien? Nôtre bonheur naît de nous & se détermine par nos desseins. Je n'en forme point que de retourner auprès de ma chère *Mistris Blère*; d'embrasser *Soucty* & de jurer de nouveau à *Dumont* que quelle que soit ma naissance, je serai toûjours sa *Séty*. Que ce Serment vous rassure; je ne vivrai jamais que pour vous prouver que je suis vôtre fidèle
Sœur SETY.

IV. LETTRE

Mis *Soucty Sidry* à *Séty*. D'*Oxford* ce 20.
Juillet.

Rien ne pouvoit égaler le chagrin que j'ai ressenti du départ de ma chère *Séty*, que le plaisir de recevoir de ses nouvelles :

Quelle consolation pour moi, de savoir que ma chère Amie m'aime encore ! Heureux accident, qui satisfait tous mes desirs, en m'apprenant que l'absence ne sauroit me bannir de votre Cœur. Que deviendrois-je sans cette assurance ? Comment supporter l'absence d'une Amie que j'aime mille fois plus que moi même, si je n'étois assurée que ses regrets sont aussi grands que les miens ? Vous m'aimés, ma Chère *Séty*, Vous êtes heureuse ; pourrois-je après cela me plaindre de mon Sort ? Que votre amitié supplée à la foiblesse de mes expressions ; que ma très chère *Séty* se représente l'excès de mon étonnement, de mon désespoir, à la nouvelle de son départ. A peine voulois-je croire *Mistris Blère*. Je ne pouvois me persuader, que je fusse assez malheureuse pour vous perdre. Mais hélas ! je n'en fus convaincüe que trop tôt ! La douleur de *Mistris*, qui ne cède qu'à la mienne, m'ôta tout espoir, de vous revoir. Alors mon désespoir, mes craintes, mes alarmes me firent conoitre toute la force de ma passion. Je voulois vous suivre ; je vous cherchois par tout ; incapable de consolation, ma Raison, loin de m'être d'aucun secours, ne faisoit que redoubler ma tristesse, en me remettant sans cesse devant les yeux la grandeur de ma perte.

Enfin, lassé de me reuser au seul plaisir qui me restoit, celui de me livrer tout entier à ma douleur, je m'y abandonnai sans réserve. Je ne cherchai plus de consolation, dans ces occupations, qui m'étoient si agréables, quand je les partageois avec vous. Je me bornai à ce Cœur, que vous possédés & où je trouvois avec vous le seul objet de mes peines & de mes plaisirs. Ah! *Séty*! Que vous m'avez causée de larmes & d'inquiétudes! Que le peu de tems qui s'est écoulé sans vous voir m'a paru long! Trop heureuse de n'avoir à pleurer que votre absence, votre Lettre m'a tranquilisée. Il me semble qu'elle me rendit tout, en m'apprenant que vous étiez en sûreté. Persuadée que le Ciel vouloit mon bonheur, dès qu'il travailloit au vôtre, je me suis consolée par l'espérance de vous revoir quelque jour: Rien n'est impossible à la vraie amitié. Oui! Mon Cœur me le dit, *Séty* est destinée à une Fortune digne d'elle: Le Ciel récompensera tant de Vertus, de Sentimens, & de Charmes: Consolés vous donc, très chère Amie! Vous ne devés pas douter des bontés de *Milady W.* après ce qu'elle a fait pour vous.

Ne songés donc désormais qu'à les mériter, en aiant pour Lady le respect, la tendresse, l'obéissance, qu'on doit à une Mère. C'est à ceux, qui par leurs Bienfaits &

leurs Instructions répondent au but que Dieu s'est formé en nous donant des Pères & des Mères, que nous devons véritablement notre reconnoissance.

Je ne vous recomande pas de vous rendre agréable aux Filles de Milord W. Je fais qu'il vous faudroit plus de peine pour vous faire haïr, que pour vous faire aimer. Souvenés vous cependant, que l'on souffre impatiemment ceux qui prétendent qu'on les admire. Prenés donc garde de ne pas choquer leur vanité; ne montrés que de la douceur, de la complaisance & surtout beaucoup d'ignorance.

Quoi qu'on vous fasse, ne vous plaignés à personne. Que je sois vôtre seule Confidente. Evités les rapports, les tracasseries; paroissés tout ignorer. Faites, que l'on vous respecte, sans vous craindre; & gardés vos autres mérites pour l'ocasion.

Ceux qui montrent des Vertus mal à propos se nuisent plus que ceux qui n'en montrent jamais. Je ne vous donerois pas ces Instructions, si je ne savois que vôtre bon Cœur vous rendroit incapable de vous les donner. Vous avés encore toute vôtre Innocence; coment pourriés vous donc savoir, que la Vertu ne plait, qu'autant qu'on la déguise.

Pardonnés cependant, très chère *Séty*, des

Conseils que l'amitié m'ont arrachés ; mais vous savés que nos Amis sont les Juges de nôtre conduite, bien mieux que nôtre Amour propre, toujourns aveuglé par nos passions.

Confiés moi donc vos Pensées les plus secrètes ; dites moi ce que vous faites , ce que vous pensés ; faites moi les Portraits de vos Dames ; enfin instruisés moi si bien, que je puisse m'imaginer d'être auprès de vous.

Ce secours m'est nécessaire pour me soutenir contre l'ennui. *Oxford* n'est plus pour moi qu'une Solitude. Tout me rapelle ma *Séty*, & rien n'est capable de la remplacer. Mon Esprit voltige sans cesse autour d'elle ; il me faut vous voir, vous entendre.

Mais, hélas ! Que cette Illusion, toute douce qu'elle est, est au dessous de la réalité ! Plus je crois vous voir, & plus je vous desire. Non, il n'y faut plus penser. Ils ne reviendront plus ces momens délicieux où nôtre amitié nous rendoit tout intéressant, jusqu'aux moindres bagatelles.

Ah ! ma *Séty* ! N'oubliez jamais vôtre *Soucy* ! Non ! Vous ne sauriés le faire ; mon Amitié est trop vive, pour que la vôtre n'y réponde pas. J'ai eû soin de faire parvenir de vos nouvelles à *Dumont* & à la *Mère*. Le plaisir, qu'elles m'ont causé, vous est un garant de mon empressement à le leur

procurer. Adieu, *Séty* ! très chère *Séty*,
 Vous ne pouvés être malheureuse, tant que
 vous conserverés vôte Vertu, & je ne faurois
 que chérir mon Sort, tant que vous m'ai-
 merés. Comptés sur moi & sur ma Mère co-
 me sur des Persones qui sont toutes à vous,
 S O U C T Y S I D R Y.

V. L E T T R E

Séty à *Mis Sidry*.

CE seroit doner à mon Amitié la couleur
 des Atachemens de nôtre Siécle, que
 de paroître en douter. Ne serois-ce pas di-
 minüer mon bonheur, que de croire que
 ma chère *Soucty* a plus consulté son Esprit
 que son Cœur, dans les assurances qu'elle
 me done. Non, je vous croirai toujours;...
 mon Amitié m'assure de vôte retour; elle
 sera éternelle.

Quel plaisir ai-je ressenti, en recevant de
 vos nouvelles, & qu'il seroit difficile de le
 décrire ! Au milieu d'Etrangers, dont j'i-
 gnore les Sentimens; come n'appartenante à
 rien, je suis heureuse; ma *Soucty* m'aime
 encore ! Puis-je ne pas plaire à tout le mon-
 de digne de l'amitié de l'incomparable *Mis
 Sidry* ? Oui ! charmante *Soucty* ! Vos loüan-
 ges font évanouir mes craintes, ma timidi-
 té; & tant que j'aurai vôte Cœur, il ne
 me manquera rien sur la Terre.

Dumont a été outré de la préférence que je vous ai marquée en vous écrivant la première. Il faut que les Homes aient des sentimens bien diférens des nôtres. Il est jaloux de mon Amitié pour *Soucty*: C'est pouffer bien loin cette passion ; mais a-t'il tort ? Non ; & quoique je veuille l'en punir , en vous priant de ne plus lui comuniquer nos Lettres , je ne puis m'empêcher d'avoüer , qu'il a raison de croire , que rien n'égale l'affection que je porte à l'aimable *Mis Sidry*: J'aime *Dumont*. Elevée avec lui , acoutumée à le regarder come un Epoux futur , j'ai vû avec plaisir ses Qualités , quoique entremêlées de bien des défauts.

Devons nous juger nôtre Prochain ? Convaincu de nos propres fautes , pardonnons nous les réciproquement. Je ne conois que *Soucty* , qui soit en droit de juger. Exemte même de ridicules ; cet éloge est fort ; vous haïssés la flaterie & c'est moins le desir de vous plaire , que la Vérité qui me l'arrache. Oui , chère *Mis* ! Ce n'est que depuis que je vous conois , que je me persuade qu'il est des Etres parfaits sur la Terre.

L'Amitié & tout Atachement ne naît que du panchant que nous sentons pour tout ce qui est bien. Ce sentiment est iné dans nos Ames ; c'est un reste de leur ancienne perfection ; les plus grands Scélerats admirent

la Vertu, même en la haïssant : Plus on approche de la perfection, plus on a droit de se faire aimer. C'est là votre cas, très chère Mis ! & c'est à *Dumont* le comble de l'orgueil, d'oser se flater que je mette en comparaison l'attachement, que j'ai pour tous les deux.

Je chéris, *Mistris Blère*. Ses bontés seront toujours gravées dans ma mémoire. J'aime son Fils come un Frère, mais ces sentimens, nés de la reconnoissance, de l'habitude, sont diférens de ceux que je sens pour vous. C'est le goût, l'admiration, la simpatie, qui m'unit à vous. Il n'est pas possible d'aimer d'avantage que je ne vous aime, & l'Amour, dont on vante la vivacité ne peut faire naître d'attachement plus parfait.

Que l'Intérêt, que vous prenés en moi est flateur ! Qu'il me fera doux de vous obéir ! Començons par me faire Peintre & Peintre satirique, s'il le faut pour vous plaire. Rien n'est si difficile que de faire des Portraits. La Plume y trouve encore plus de difficultés que le Pinceau. Le Caractère des jeunes Personnes, rarement formé, ne nous présente que des conjectures : L'âge apprend à le cacher ; ainsi nous ne sommes jamais capables de nous déchiffrer les uns les autres. Comment le ferions nous, ne nous connoissant pas nous mêmes ? C'est donc moins l'intérieur que la

Figure & l'Esprit de mes Hôtes que je vais d'écrire. Vous serés instruite du reste par leurs Actions, qui seules quelquefois nous apprennent à conoitre les Homes.

Començons par *Lady* Femme de 35. à 40. Ans ; elle est très bien conservée & doit être belle en sa Jeunesse. Son Esprit est juste & solide , mais trop persuadé de sa capacité, ses Idées sont pour elle des Oracles ; tout ce qui ne pense pas come elle , est sans Jugement : Lui contredire c'est mériter ce titre, puisque l'on ne peut la persuader. Son Caractère est excellent. Elle a de la Piété & infiniment de Sentimens. Naturellement haute & froide, les bontés qu'elle a pour ses Inférieurs s'en ressentent. D'une Famille illustre, elle voit peu de gens dignes d'elle, & ses Idées lui donent un ton de dédain, qui déplaît à ceux qui ont de la vanité.

Mis Charlotte, sa Fille ainée a 18. Ans. Ses yeux sont noirs, & très beaux. Sa Phisionomie est fine, je peux même dire, qu'elle promet plus d'Esprit que *Charlotte* n'en possède. Son Caractère est trop caché pour le conoitre. Elle paroît haute, impérieuse & méchante. Elle lit fort peu, quoiqu'elle assure n'aimer rien autant que la lecture.

Fani, sa Sœur cadette, n'a qu'une Année moins qu'elle. Ses yeux sont gris, & disent beaucoup, lors qu'elle veut les animer. Son

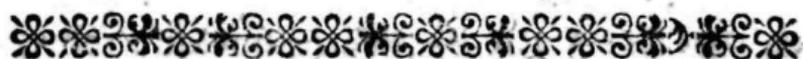
Air est fin, son Sourire gracieux, sans beauté, son minois est séduisant & un certain enjouement répand, sur sa Figure, des graces que *Charlotte* ne possède pas. A l'abord son humeur est liante & parroit naïve. Son Esprit est vif & elle n'a de défaut que celui de le trop savoir.

Voilà mes Hôtes déchiffrés. Je n'ai point vû *Milord*. A *Londres* depuis quelque tems, on l'attend avec impatience, sur tout la petite *Fani*, qui paroit lui être fort attachée. Nôtre occupation est assez uniforme. Je n'ai d'emplois que celui de montrer des Ouvrages aux deux *Mis*.

Fani y prend un plaisir infini. Elle essaie chaque Fleur, chaque Parure, me demandant come elle lui sie, & m'embrasse avec un transport enfantein, lors que je lui dis qu'elle est charmante. Je la crois un peu Coquette. Sa Sœur lève les épaules, & lui fait une leçon. *Fani* sourit en me caressant: J'admire sa Patience. Le Génie & le Goût de ces deux Sœurs est bien différent. *Charlotte* aime la Campagne, courir les Jardins, y travailler, c'est son plus grand plaisir. *Fani* plus indolente sort peu, s'occupe, sa vivacité ne consiste que dans son Esprit, qui ne reste jamais oisif. Ces deux Sœurs ont souvent des Disputes; mais si j'osois, *Fani* auroit toujours mon suffrage. Je me sens pour elle

une Amitié, qui ne peut être surpassée que pour la Tendresse que je porterois toujours à ma chère *Soucy* ! Rien n'est aussi aimable que *Mis Sidry* ! Pourrois-je aimer quelque chose d'avantage.

S E T Y B O N Y .



IL FUT HEUREUX

Avanture qui arrive à peu de monde,

FELIX-AIME' jouit d'un Sort conforme à ce double Nom, sans avoir d'abord mérité ni l'un ni l'autre. Son bonheur fut d'autant plus grand, que les contretens & les disgraces lui devenoient favorables & qu'il prospéra souvent, en prenant le contrepied de ce qu'il falloit faire pour être heureux. Sa naissance fut elle même une infortune. Né d'une Mère honteuse de l'être & d'un Père qui eût la modestie de n'en prendre jamais le titre, il fût méconu dès qu'il vit le jour. Un Abé charitable eût le soin de son Education. Il avoit seul le secret de ses Parens & le garda très scrupuleusement. Sans avoir les Traits réguliers, *Félix* avoit une physionomie intéressante. Il avoit foncièrement peu d'Esprit, mais l'air d'en avoir beaucoup ; (ce qui est préférable pour persua-

der le grand nombre) un fond de gaieté inaltérable, qui lui tenoit lieu de Philosophie, & le mettoit au dessus des revers. Incapable de réfléchir & d'être affecté trop vivement, il rioit de tout & ne s'affigeoit de rien. Ses défauts même tournoient à son avantage. Il avoit ce qu'on appelle vulgairement la *Tête à l'évent*; mais son étourderie lui seioit. Elle étoit accompagnée d'une grace ingénüe, qui plaisoit, même aux Gens sensés. Il étoit hardi jusqu'à l'imprudencè, mais son éfronterie étoit sauvée par un dehors de franchise, qui la faisoit toujours pardonner & souvent réussir. Ces deux qualités, qui dominoient dans *Aimé*, lui faisoient rencontrer des faillies qu'un autre plus spirituel, mais plus discret, ou plus timide, n'auroit jamais eû le bonheur de trouver ou l'audace de risquer.

Tel qu'on le dépeint, il prit dans le monde, quoiqu'il eût mal débuté. A dix huit Ans, il lui étoit venu en fantaisie d'être Moine. Sa ferveur étoit grande, mais au bout de 6. Mois de Noviciat, il eût un démêlé très vif avec le Maître des Novices: Il prit même la liberté de le battre & fut forcé de quitter le Couvent & le Froc: Il fut heureux.

De Moine il devint Auteur, car on l'est quand on veut. Autrefois le talent faisoit les Ecrivains; aujourd'hui c'est la Mode, c'est la fantaisie. La sienne lui fit mettre au jour

une Comédie. Sa Pièce, toute plate qu'elle étoit, auroit pû réussir, mais elle fut mal protégée & p'us mal jouée: Elle tomba. Cette chute le guérit de la fureur d'écrire: Il fut heureux.

Il le fut d'autant plus qu'un Home de Finance, le seul Protecteur de sa Comédie, lui ouvrit la route de la Fortune. Il entra dans les Affaires, y fit un chemin rapide sans les entendre & devint Home à la mode, sans y tâcher. Il épuisa tous les plaisirs; il fut couru de toutes les Femmes & fût leur plaisir sans en étudier l'art, ses pareils n'en ont pas besoin. Sa prospérité fut aussi courte que subite: Ses dépenses aussi folles qu'excessives l'eurent bientôt détruite: Il n'en jouit que 4. Ans. Sa chute fut encore plus rapide: Elle fut l'ouvrage de 6. Mois, mais elle lui fut utile. Elle le força de réfléchir, occasiona l'aventure la plus avantageuse de sa vie & fixa son bonheur sans retour.

Pour dérober sa disgrâce aux regards de ceux qui l'avoient vû briller, il fut obligé de changer de Nom & de s'expatrier. Du sein de la Ville, il alla se confiner dans le fond du Marais * & s'y fit appeller le Chevalier *Dargencourt*. Le bonheur vint encore le trouver là. Il y vit la meilleure Compagnie,

* Quartier de Paris fort reculé.

devint sage pour la première fois & fit sa Cour à une Veuve opulente, qui étoit encore aimable. Elle fut sensible aux attentions marquées du nouveau Chevalier & conçût pour lui une véritable estime. Elle le crût, sur sa parole, Home de condition, maltraité injustement par la Fortune. Pour corriger ce tort, elle prit le parti généreux de lui offrir sa main, qu'il accepta avec expression de reconnoissance, qui avoit l'air d'un transport d'amour. Cet Himen fut formé sans éclat.

Après la Cérémonie, le Chevalier s'empressa d'accompagner sa Femme dans sa Chambre, mais elle l'arrêta à la Porte, & lui dit, en lui montrant un autre Appartement : „ Voilà, *Monsieur*, où vous devés loger ; „ je rentre seule chez moi ; épargnés vous „ la peine d'aller plus loin. ” Il voulut insister & prendre le ton d'un Amant empressé ; Elle lui fit cette replique aussi sage que surprenante : „ *Monsieur*, le Mariage que j'ai „ contracté avec vous, n'est qu'un prétexte „ décent pour rendre légitime aux yeux du „ Public le bien que je veux vous faire. Je „ suis d'un âge à ne point espérer de Posté- „ rité : J'ai 46. Ans passés ; vous n'en avés „ que 25. Je croirois mériter la juste cen- „ sure des honêtes gens, & la mauvaise „ plaisanterie des fots, si je suivois l'usage.

„ On seroit fondé à penser , que je ne vous
„ ai épousé que par folie , quand je l'ai fait
„ par générosité. Vous le croiriez vous même
„ tout le premier , & je perdrais tout le
„ mérite de mon procédé. Nous vivrons l'un
„ & l'autre dans la même Maison , mais parfaitement isolés , chacun dans son Apartement , sans autre comerce entré nous que celui de la conversation , tel que la confiance & l'estime l'établissent entre deux bons Amis , qui ne se cachent rien , & qui partagent en comun leurs biens & leurs pertes , leur joie & leur chagrin. J'ai 100. mille Liv. de rente ; vous jouirés de la moitié , je me réserve l'autre. J'ai assés bone opinion de vous , pour croire que vous ferés de vôtre revenu un emploi convenable. Usés des plaisirs de vôtre âge & de vôtre état ; mais fuies en les travers. Je me flate que me regardant come vôtre premier & meilleur Ami, vous voudrés bien m'honorer en tout de vôtre confiance & me prendrés pour vôtre conseil. Le seul prix que j'atens & que j'exige de vous , est une franchise sans réserve ; C'est une qualité que je prise plus que toutes les autres. Pour en user avec vous & vous en doner l'exemple , je vous avoueraï que si vous en manquiés auprès de moi, vous m'ofenseriés mortellement & que

„ j'aurois bien de la peine à vous le pardonner.

En prononçant ces mots, elle rentra seule dans son Appartement, dont elle ferma brusquement la Porte. Son Mari y demeura d'abord cloüé de surprise & se retira ensuite dans le sien, moins pour y dormir, que pour y faire des réflexions sur la singularité du procédé de sa Femme. Ce trait, qui ne ressembloit à rien, la rajeunit à ses yeux, lui prêta une nouvelle grâce & fit souhaiter à *M. Dargencourt* le bonheur de la posséder tout à fait. Pendant un An entier, il mit tout en usage pour posséder ce bien désiré, mais elle fut inflexible. Elle le voioit toujours en Compagnie ou du moins en tiers. Il avoit beau solliciter un tête à tête, *Marion*, sa Femme de chambre, ne la quitoit pas : Elle s'éloignoit par respect, mais dans une distance qui la mettoit à portée de voir leurs Actions, si elle ne lui permettoit pas d'entendre leurs Discours.

Un jour le Mari impatienté de l'assiduité importune de *Marion*, pria instamment sa Femme de la renvoyer, sous prétexte qu'il avoit à lui communiquer des choses de la dernière conséquence, qui ne souffroient pas de témoin. Elle lui repliqua, en riant, que s'il ne pouvoit pas les lui dire en présence de sa Femme de chambre, il eût la bonté de les

lui écrire , & qu'elle y feroit réponse.

Il fut si piqué de cette rigueur fingulière , qu'il partit le lendemain pour la Campagne. Pour étourdir son chagrin , il voulut se replonger dans les plaisirs , mais ils n'en étoient plus pour lui. L'ennui prenoit leur place & l'image de sa Femme , dont il ne pouvoit faire sa moitié , le poursuivoit partout. Il maigriffoit à vüe d'œil ; il eût même deux accès de Fièvre.

Il revint chez lui au bout de 6. Semaines. Mad. *Dargencourt* fut bientôt informée de son arrivée & de son indisposition. Elle en fut alarmée & vola dans l'Appartement de son Mari. Il étoit levé , mais si pâle & si défait , qu'elle en fut touchée aux larmes , & lui demanda la cause de sa Maladie. *Je suis* , lui répondit-il , *aussi impatient de vous en instruire , que vous paroissés l'être de l'apprendre.* Il fit retirer ses Gens & lui parla ainsi : *Madame , le mal que mon Corps souffre naît de l'embarras ou mon Esprit se trouve , ou plutôt , il prend sa Source dans mon Cœur. Vous êtes la seule personne que je puisse consulter , & la seule exactement qui puisse me donner un conseil ou un remède salutaire.*

„ Vous redoublés ma crainte & ma curiosité , interrompit-elle : Parlés , expliqués vous , pour votre soulagement & pour le mien. ” *C'est ce que je vais faire* , reprit-il.

Mon aveu vous surprendra. J'aime eperduement. Voilà le principe de ma maigreur. Pardonnés cette declaration.

„ Ah! s'écria-t' elle, non seulement je
 „ vous la pardone, mais je vous en fais gré,
 „ je vous en tiens compte : Elle me prouve
 „ vôtre confiance. Vous savés que la sincé-
 „ rité me charme, que je vous en ai fait
 „ une loi. Vous aquités par elle ce que je
 „ vous ai demandé & ce que vous me devés.
 „ Je vous ai conseillé moi même de suivre
 „ l'usage, & de jouir convenablement des
 „ plaisirs qu'autorisent vôtre âge, vôtre état
 „ & sur tout la manière dont je vis avec
 „ vous. Je ne me suis réservée que le Droit
 „ d'être vôtre confidente & vôtre conseil.
 „ Vous venés de m'apprendre que vous aimiés
 „ éperduement; achevés & dites moi qui ?

*C'est, poursuivit il, la Femme la plus di-
 gne d'estime. Je ne dirai rien de sa figure,
 quoiqu'elle soit bien; des qualités plus essentiel-
 les me la font adorer. Son Esprit est la Lumiere
 la plus pure du Bon-Sens. Son Caractère est au
 dessus de tout ce qu'on peut dire. Je lui dois ma
 raison, ma nouvelle existence. Elle m'a créé.
 J'étois un Frivole, un Etourdi; elle m'a fait
 un Etre raisonnable, presque un Sage, ou plutôt
 mieux qu'un Philosophe, elle m'a fait un bonête
 Home.*

„ Voilà, interrompit Mad. Dargencourt,

„ un Portrait qui m'enchanté : Je ne puis
 „ qu'applaudir à votre choix. Sait-elle votre
 „ amour ? ” Non, répondit-il, *il n'est pas*
possible de l'en instruire. Eh ! pourquoi ?
C'est qu'elle a un défaut qui me désespère &
qui est le seul que je lui conoisse. Quel défaut.
D'être aussi singulière qu'elle est respectable.
Les autres Femmes ont des prétensions jusques
dans la décrépitude, celle dont je vous parle est
leur contraste. Elle est si excessivement modeste,
que dans l'Eté de son âge, elle ne se croit plus
faite pour plaire ni digne d'être aimée : J'aurois
beau l'assurer du contraire, elle ne m'en croi-
roit pas ; elle me répondroit que je me moque
d'elle & fuirait ma présence.

Dans la cruelle extrémité où ma flame est réduite ; je ne vois qu'un moyen de m'en guérir ou du moins de m'en distraire ; mais je n'ose le risquer sans avoir votre aveu. „ Soies sûr de l'avoir, lui-dit elle, pour peu qu'il soit possible ou convenable. ” Eh ! bien, continua-t-il, je pense que je ne puis étouffer une forte passion, que par un amusement d'éclat. Je veux avoir une Fille à talent, par exemple Emilie, cette Danseuse si courüe : Je l'aficheraï publiquement. Cette diversion. „ Oh !
 „ pour le coup, s'écria-t elle, l'Être raisonnable redevient un Etourdi, & le remède est pire que le mal. ” Mais, Madame, mettés vous à ma place ; je sèche sur pié ; mon

amour me tûe faute de nourriture : Il lui faut de l'aliment d'une façon ou d'autre. Le parti est violent , mais il est d'usage & ma vie en dépend. Je vous prie instamment de me le permettre. ,, Si je ne regardois que moi, dit-elle, ,, j'y donerois volontiers les mains ; mais ,, je considère celle que vous aimés ou plutôt je vous regarde vous même. Vous vous perdriés auprès d'elle sans retour , & pour comble d'imprudence, vous ruinériés vôtre fortune, vôtre santé, vôtre réputation, sans guérir vôtre Cœur. La comparaison que vous ferriés à tout moment malgré vous, d'un Objet méprisable , dont vous acheteriés la possession à prix d'or, avec une Femme de mérite , que ses Vertus rendent adorable, vous pénétreroit d'un repentir, qui vous déchireroit sans fruit & qui vous jetteroit dans le désespoir. Le parti selon moi le plus sage, est de déclarer au-plûtôt vos feux à une Maitresse si digne de l'ê●e. Je ne doute pas qu'une flame aussi vraie ne fasse impression sur elle & peut être ne la défarme. " Vous me le conseillés donc ? ,, Oui: ,, Je souhaiterois même qu'elle fut de ma conoissance. ,, Elle en est, Madame. Que ne puis-je décemment vous servir auprès d'elle ? " Vous le pouvès mieux que personne , sans même blesser la bienséance. ,, Puisqu'il est

„ ainsi, Monsieur, nommés la moi. Quelle
 „ est cette Femme admirable? ” C'est la
 „ mienne, c'est vous, Madame. Moi! repli-
 „ qua-t elle avec surprise, „ Vous plaisantés,
 „ Monsieur. ” Non, non, Madame, je ne
 „ plaisante point; je n'ai jamais parlé plus vrai
 „ de ma vie. Eh! quelle autre mérite mieux que
 „ vous toute mon adoration! Est-il pour moi quel-
 „ qu'un qui vous vaille, & qui ressemble au Por-
 „ trait que je viens de tracer? Après une pareille
 „ confession, il n'est plus tems de reculer, Pro-
 „ noncés mon Arrêt. La rigueur de ma position
 „ égale sa nouveauté: Comblés mon bonheur en
 „ mon supplice: Que je jouisse aujourd'hui avec
 „ vous de tous mes Droits; que je retrouve la vie
 „ dans vos bras, ou que j'expire à vos piés.

Elle fit un mouvement pour se retirer,
 mais il la retint en embrassant ses genoux.
 Je vous entens, reprit-il, vous voulés que je
 meure & je le mérite. Pour justifier vôtre ri-
 gueur & vous ôter le regret de ma mort, apre-
 nés tous mes secrets. Je ne dois plus vous rien
 cacher: Je cède aux remords qui me pressent.
 Sachés, Madame, que je vous ai trompée &
 que j'ai pris un faux Nom. Je ne suis point le
 Chevalier Dargencourt. „ Eh! qui donc
 „ êtes vous? ” Un malheureux abandoné dès
 „ ma naissance. J'ignore jusqu'au Nom de mes
 „ Parens: Félix Aimé est celui que j'ai porté
 „ avant que de vous conoitre. J'ai fait sous ce Nom

une Fortune rapide. Pendant 4. Ans qu'elle a duré, j'ai joué un Rolle brillant dans le Monde, mais ma mauvaise conduite m'a replongé dans mon premier état. Je l'ai déguisé à votre vue, j'ai surpris votre estime généreuse, & vous m'avez acordé votre Main, pour me soutenir dans un rang que j'avois usurpé. Représentés tous vos bienfaits; c'est un trésor que j'ai dérobé. Faites moi rentrer dans mon néant, ce châtement est juste. Mais en me retirant votre estime avec vos dons, en me refusant votre tendresse, daignés du moins, Madame, Daignés m'honorer de votre pitié! En mourant elle fera ma consolation. J'ose dire que vous me la devez toute entière. Qu'elle soit la récompense de l'aveu que je vous fais. Plus il est humiliant pour moi, plus il vous prouve l'excès de mon amour. . . .

» Et sa sincérité, s'écria-t-elle avec transport
 » je n'y tiens plus. Un si noble repentir éfa-
 » ce toutes vos fautes; tout vous est par-
 » doné. Levés vous, mon cher Félix em-
 » brassés moi, mon cher Aimé: Vous al-
 » lés l'être plus que jamais; je me plais à pro-
 » noncer un nom si doux & je suis plus fla-
 » tée encore de le porter. On est Gentilho-
 » me par les Sentimens, plus que par la
 » Naissance. Après ce que je viens de voir,
 » après ce que je viens d'entendre, je ne
 » dois plus douter d'un amour si parfait.
 » Puis-je trop le paier? Non; je n'ai plus.

» rien à vous refuser. Resserrons nos liens
» du nœud le plus étroit : Cette union inti-
» me n'est plus un ridicule ; elle est un de-
» voir pour moi.

Félix pensa mourir de joie : Je dis mal ,
ce moment lui rendit la santé. La nuit qui
le suivit fut véritablement la première des
Noces. Le Ciel la bénit : Il acorda à Mad.
Félix une faveur qu'il acorde rarement aux
Femmes de son âge. A 47. Ans , elles de-
vint Mère & mit au jour un petit *Arné*, qui,
quoique légitime , hérita du bonheur de
son Père. Ce gage précieux cimentait l'amour
des deux Epoux. *Félix* trouva dans sa Fem-
me non seulement une Epouse tendre , une
Bienfaitrice désintéressée , mais encore un
Guide sûr , un Conseil éclairé , un Ami à
toute épreuve. *Il fut heureux.*





P R I X

De l'Académie Roïale des Sciences , Belles Lettres & Arts de Roüen.

LE Prix de Poësie , qui avoit été proposé pour 1754. & remis à l'Année 1755. avoit pour Sujet : *En quel genre de Poësie les François sont supérieurs aux Anciens.* Il a été ajugé à une Dissertation qui a pour Dêvise : *Ausi vestigia græca deserere.* Son Auteur est M. Teuliers de Montauban.

La Pièce qui en a le plus aproché avoit pour Dêvise *Modestè & circumspecto judicio de tantis Viris pronunciantum.*

L'origine de la Ville de Roüen , jusqu'au tems de THEODOSE , avoit été anoncé pour Sujet du Prix de l'Année 1755. mais l'Académie n'ayant rien eü qui répondit à ses desirs , elle propose pour le même Prix d'Histoire, qui est remis & sera distribüé en 1756. L'origine , la forme , & le changement de l'Eschiquier ou Parlement ambulatoire de Normandie.

Pour le Prix de Phisique de 1756. les Savans sont invités à examiner *La Cause des Tremblemens de Terre.* Ils doivent embrasser

dans ce fujet, toutes les circonftances qui en dépendent; faire attention, par exemple, à ce qui fe paffe dans l'Atmosphère devant & pendant ces accidens, foit come caufe, foit come éfet du Phénomène propofé; examiner fi fon principe n'auroit point d'analogie avec l'électricité, avec la Foudre; fi l'on ne pourroit point caractériser les fignes qui le précèdent, de façon à prévoir fon arrivée, & enfin, fi les Puits profonds & nombreux, creufés par l'avis des Phificiens à *Tauris*, en *Perfe*, ont véritablement contribués à rendre les Tremblemens de Terre moins fréquens & moins terribles en cette Contrée, & s'il n'y auroit pas quelques autres moiens plus éficates.

C'eft M. *Cat*, qui eft Secrétaire perpétuel de l'Académie pour les Sciences & les Arts, & M. du *Boulay*, pour la partie des Belles-Lettres.

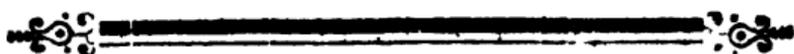
S U J E T S propofés par l'Académie Roïale des Sciences & des Beaux-Arts, de P A U.

L'Académie aiant jugé à propos de référer le Prix ordinaire en acordera deux l'Année prochaine: L'un à un Ouvrage en Profe, qui n'excédera pas une demi heure de lecture, dont le Sujet fera: *La Langue Françoisfe eft elle plus propre pour les Ouvrages d'Eloquence que pour ceux de Poëfie?* L'autre

à une Ode ou à un Poème de 100. Vers au plus , sur ce Sujet ; *Combien les Talens servent à unir les Homes.*

On adressera les Ouvrages à M. de *Nauailles Poëy-ferré*, Secrétaire de l'Académie.

Le Poème couronné à *Paris*, en 1756. étoit de M. *Lemière*.



LIVRES NOUVEAUX.

L'On a exécuté à *Lausanne*, chez le Sr. *Antoine Chapuis* Imprimeur, pour le Compte du Sr. *Marc Michel Rey*, Libraire à *Amsterdam*, un NOUVEAU TESTAMENT, mis en Catéchisme, par Demandes & Réponses où l'on a conservé le Texte sacré en entier, avec de courtes Explications & Anotations, pour en faciliter l'intelligence, & une Table des Matières, pour en rapeller le contenu. Cet Ouvrage à II. Parties, chacune de 3. Vol. La première, qui comprend les EVANGILES & les ACTES DES APOTRES, contient 902. p. 8vo. avec la Dédicace, la Préface, & la Table des Matières. La seconde, qui renferme les EPITRES & L'APOCALIPSE, a 848. p.

Cette Edition n'est pas seulement nouvelle par le tems auquel elle paroît, par les changemens qu'on a aportés aux Versions ordinaires & par sa forme de Catéchisme, qui

en rendra la lecture plus utile aux Familles & surtout aux Enfans, sans leur faire perdre un seul mot du Texte sacré; mais elle l'est encore par l'ordre qu'on y a observés, d'un côté, en faisant des *Quatre Evangiles* & des *Actes des Apôtres* une Histoire suivie, réduite en Harmonie & partagée en LXXXVII. Chapitres; & de l'autre, en plaçant toute, les Epîtres selon l'ordre du tems dans lequel elles ont été écrites, sans aucune distinction de Chapitres, ce qui ne peut que contribuer à répandre beaucoup de jour sur les matières qui y sont traitées, come on le fait voir dans la Préface.

L'on a ajouté une Table des Matières fort étendue & qui pourroit servir de Dictionnaire du *Nouveau Testament*, en ce qu'elle indique tous les Noms propres, tous les Termes particuliers aux Ecrivains sacrés & toutes les Matières dont il est parlé dans ce Divin-Livre, avec la Citation de tous les Passages qui en font mention: Ce qui rendra aussi cet Ouvrage très utile aux Théologiens & à tous les Chrétiens apellés à s'instruire eux mêmes ou à instruire les autres de la Doctrine de J. C. & de ses Apôtres.

On trouvera cet Ouvrage chez les principaux Libraires de Suisse à L. 4. 10. s. ou L. 6. 15. de France.

LA NOBLESSE MILITAIRE ou le Patriote François, à Paris chez Lambert, 1756.

Cet Ouvrage est attribué à M. le Chevalier d'Arc. Il est très bien écrit & l'Auteur y emploie les raisonnemens les plus forts, pour prouver que la Noblesse Françoisë étant Militaire par essence, ne souffre point d'alliage & qu'en conséquence on ne peut l'associer au Commerce, sans la dénaturer en la dégradant. L'Ouvrage de M. l'Abé Coger, qui a pour Titre *La Noblesse Comerceante* a donné lieu à celui de M. d'Arc. Ces deux Auteurs, dans des Principes tout à fait oposés, ont plaidé on ne peut mieux la Cause pour & contre, & la manière dont ils soutiennent leur opinion ne peut que leur faire un honneur infini dans l'Esprit même de ceux qui ne l'adopteront pas.



O D E

Sur la Guerre à Mr. VERNET Professeur en
Belles-Lettres à GENEVE.

MONSIEUR,

DAignés excuser, avec vôtre indulgence ordinaire, la liberté que je prens de vous consacrer ces Prémices de ma Composition. L'illustre *Fontenelle* a dit quelque part, que les Hommes avoient besoin d'un point chimérique pour s'exciter dans la Carrière de la Gloire; suis-je à blamer, *Monsieur*, de m'être proposé un point, qui pour être réel, n'en est pas moins difficile à atteindre, & ne pardonnera-t-on pas aisément à un amour propre naturel, de n'avoir, dès le commencement de ma course, aspiré à rien moins, qu'à l'honneur de vôtre estime & de vôtre bienveillance.

Quelle Voix frappe mon oreille!
D'où naissent ces divins accents!

C'est *Apollon*, qui me réveille,

Il pénètre, échaufe mes sens.

Muse, viens acorder ma Lyre,

Séconder mon heureux délire.

Animer mes heureux transports.

Oui, c'est *Apollon* qui m'enflame

Il élève, il remplit mon Ame;

Soutiens mes pénibles efforts.

De tous côtés mon œil découvre
 De Dieu les Fléaux dévorans,
 La Mer mugit, la Terre s'ouvre
 Pour engloutir ses Habitans !
 Les Fleuves quittant leurs barrières
 Rompent, franchissent leurs barrières,
 Et portent par tout le trépas ;
 Bientôt la Guerre & les alarmes
 Le Carnage, le Feu, les Armes,
 Viendront désoler nos Climats.

Déjà je vois dans la Campagne
 Ces terribles Enfans de Mars,
Bellone qui les accompagne
 Tonne, éclate de toutes parts.
 Tel le Dieu qui porte la Foudre
 Anéantit, réduit en poudre,
 Ses Enemis audacieux ?
 Ou tel de ses Grottes profondes,
Eole soulève les Ondes
 Et trouble la Terre & les Cieux.

Quelle rage de vous s'empare,
 Que prétendez vous Inhumains,
 Que doit percer ce Fer barbare,
 Que porte vos sanglantes mains ?
 Sont-ce des Animaux sauvages,
 Dont les courses, & les ravages,
 Épouvantent vos Laboureurs ?
 Non dans votre aveugle colère
 Un Home, un Citoyen, un Frère,
 Devient l'objet de vos fureurs.

Parle, Monstre, qu'une *Euménide*
 Porta dans ses horribles flancs,
 Est-ce la Raison qui te guide

Dans tes cruels emportement ?
 Ton Ame vile & mercenaire
 Mesure ses Coups au Salaire
 L'Or & l'Argent sont tes raisons.
 Toujours tel que l'on te demande
 C'est l'Intérêt seul qui comande
 Et qui règle tes Actions.

Tels on voit du haut des Montagnes
 Fondre des Lions afames ,
 Et s'élaner dans les Campagnes
 Contre les Troupeaux a'alarmés.
 Les yeux étincelans de rage
 Ils portent partout le carnage.
 Machinalement furieux ,
 Rien n'échape à leurs dents avides
 Et stupidement homicides
 Jamais rien n'est sacré pour eux.

Quoi ! le malheur de leurs semblables
 Feroit la gloire des Mortels ?
 Plus ils feroient de misérables
 Plus ils meritoient d'aute's !
 Est-ce là vos Vertus sublimes
 Héros , prétendus magnanimes !
 Mais plû ôt Tigres acharné
 Qui ne respirez que pour nuire
 Qui n'existés que pour détruire
 Pour faire des Infortunés.

Ah ! Qu'êtes vous Titres funestes
 De *Heros* & de *Destructeurs*.
 ¶ Comparez aux Titres modestes.
 De *Père* , de *Conservateurs*.
 Le partage des *Alexandres* ,
 C'est d'abimer de mettre en cendres ,

D'être plus Brigans que Vainqueurs.
 Mais d'un Monarque vraiment Sage
 Quel est le glorieux partage ?
 C'est de s'affujettir les Cœurs.

En vain à ta Voix redoutable,
 De la Terre un Coursier naquit
Neptune, ta Rivale aimable,
 Par un plus beau don te vainquit.
 Je vois la Paix, Vierge Sacrée,
 Venir de la Voute azurée,
 Et nous ravir par ses attraits !
 Loin d'ici Conquérans célèbres,
 Que sont vos Triomphes funèbres !
 Est-il des Lauriers sans Cyprés !



STANCES IRREGULIERES

*Sur le peu de solidité du Bonheur ou du Plaisir
 qu'on trouve à la Cour.*

LA Cour & ses Grandeurs n'ont jamais sù me
 plaire ,
 Tout ce faste pompeux , ce dehors éclatant
 Que l'on voit éblouir le stupide Vulgaire ,
 De ceux que la Raison éclaire
 Mérite peu l'attachement.

Ce sont des Fers dorés , un brillant Esclavage
 Où vont d'eux mêmes se livrer
 Ceux dont l'Ambition près des Grands les engage ;
 Heureux celui qui s'en dégage !
 Heureux , qui ses desirs fait toujours moderer !

L'aimable liberté d'une tranquille vie
 A seule pour moi des douceurs ;
 Ses plaisirs ne sont point trompeurs ,
 Et sont à l'abri de l'envie
 Qu'entraîne l'éclat des grandeurs.

Jamais ne dire ce qu'on pense ,
 Caresser qui nous hait & que nous haïssons ,
 Remercier qui nous offense ,
 Louer , par une lâche & basse complaisance ,
 Ce qu'en effet nous condamnons ;
 Témoigner du respect pour des gens d'importance ,
 Que dans le fond , nous méprisons :
 Parler , se mouvoir en cadence :
 Malheureux en effet , heureux en apparence ,
 Se repaître toujours d'une vaine esperance
 Qui fait flater nos Passions ;
 Voilà d'un Courtisan , les occupations.

Loin d'un séjour si redoutable
 Fuions d'un pas précipité ;
 Le secret d'être misérable
 Doit il si cher être acheté ?
 Mais celui qui chérit la médiocrité ,
 Qui la trouve aux grandeurs préférable ,
 Qui partageant son tems avec d'extériorité
 Fait succéder l'utile à l'agréable ,
 Et dont l'exacte Probité
 Est la compagne inséparable ;
 Celui là se procure avec facilité
 Une tranquillité durable ;
 Et par un chemin sûr , quoi que peu fréquenté ,
 Parvient à la félicité.

V E R S

A S.M. le Roi de PRUSSE , par M. De Lamoignon
vère ancienMoufquetaire, établi à Dax.

HEros , fameux par la Conquête
D'un Pais heureux sous tes Loix ,
Grand Roi , tous les Dieux sur ta tête
Ont versé leurs Don's à la fois !
Bon Soldat , Général habile ,
Tu joins à la Valeur d'*Achille*
De *Licurgue* tous les Talens.
Né pour régner & pour écrire ,
Tu réunis le double Empire
Des *Plutarques* & des *Trajans*.



L' A M I T I E'. Cantatille.

LEs Zéphirs ont chassé l'Hiver
Leur Haleine a réveillé Flore
Tout est sensible au premier Verd
Qu'animent les Pleurs de l'Aurôre.

L'Oiseau dans ces heureux instans ,
Croit qu'il renaît , parce qu'il aime
Je me sens renaître de même
J'aime , je rentre en mon Printems.

En vain , l'âge glace mes Sens
Le Cœur ne vieillit point , le mien est toujours tendre
L'Amitié de l'Amour a tous les mouvemens ,
Puisse *Climène* s'y méprendre.



E N I G M E.

L'Aparence nous trompe , est bien fou qui s'y fie.
 J'emporte la pièce en mordant
 Du nom de douce , cependant ,
 Quelquefois on me qualifie.
 Je vous ressemble affés Sexe aimable & trompeur
 Vous qui , sous un air de douceur ,
 D'un Sapajou nous cacher la malice
 Est il un Procureur , est-il même un Huiffier ,
 Fut-il plus dur encor que le bronze & l'acier ,
 Que vôtre Beauté n'adoucisse ?



L O G O G R I P H E.

D ans un goût nou- veau	Pilier , Rive , Pré , Grive , Plier , Ré ,
Je passe au bluteau ,	Lièvre , Lépre , Elie
Eve , Lire , Liége ,	Viril , Pilier , Lie
Revel , Ipre , Piége ,	Gréle , Vil , Privé
Rève , Pire , Gril ,	Leg , Reveil , Rive
Perle , Pli , Peril ,	Ver , Virgile , Verge
Pirée , Ere , Egire ,	Pie , Erigé , Vierge :
Lèvre , Pile , Epire ,	Mes neufs portions
Levier , Vie , Epi	Font ces mots, ces noms;
Vipère , Levi	Combine & peut être
Livrée , Ire , Livre	Tu vas me conoitre.
Pére , Leger , ivre	

FUSIL est le Mot de l'Enigme du Mois de Mars.

T A B L E.

D iscours d'un Patriote Genevois.	387
<i>Suite du Discours sur cette Maxime :</i> <i>Les Mauvaises Compagnies corrompent</i> <i>les Bones Mœurs.</i>	402
Dialogue entre l'Ombre d'un Impudique & <i>plusieurs autres Ombres.</i>	426
Lettre à l'Auteur d'une nouvelle Version <i>du Nouveau Testament.</i>	432
Essai sur cette Question Académique, D'où <i>vient que le Jugement du Peuple est exempt</i> <i>d'erreur & d'injustice.</i>	435
Dernière Lettre à l'Auteur de la Difficulté <i>proposée aux Métaphisiciens.</i>	446
Suite des Réflexions sur l'Amour.	451
— des Mémoires de Séty.	455
Il fut heureux, <i>Avanture qui arrive à peu</i> <i>de monde.</i>	470
Prix Académiques.	483
Livres nouveaux.	485
Ode sur la Guerre à M. le Profes. Vernet.	488
Stances irrégulières sur le peu de solidité du <i>bonheur que l'on goûte à la Cour.</i>	491
Vers à S. M. le Roi de Prusse.	493
L'Amitié, Cantatille.	493
Emgme & Logogriphe.	494

A V I S.

MR. la Capitaine Léautier de Moudon continue de débiter avec le plus heureux succès, la Véritable Panacée Minerale dont il est depuis plusieurs Années l'unique Distributeur. Ce Remède qui ne peut qu'être employé heureusement, dans quelle Maladie que ce soit, opère sur le Corps d'une manière sensible, sans toutefois incomoder le moins du Monde. Tous ceux qui en ont usé le regardent avec raison come un Spécifique immuable étant des mieux assorti à la Nature de l'Homme, puisqu'il agit sur lui par les quatre humeurs & le débarasse de tout ce qu'il peut avoir de contraire à sa Santé. Ses Vertus sont décrites plus au long dans les précédents Journaux & surtout dans celui de Juin 1755.

Mr. Léautier Vend toujours 10. sols courant la Prise, & ceux du dehors qui en demanderont, sont priés d'afranchir leurs Lettres.



